PLAY > URBAN MAYOTTE

[04/09 - 25/09/21]

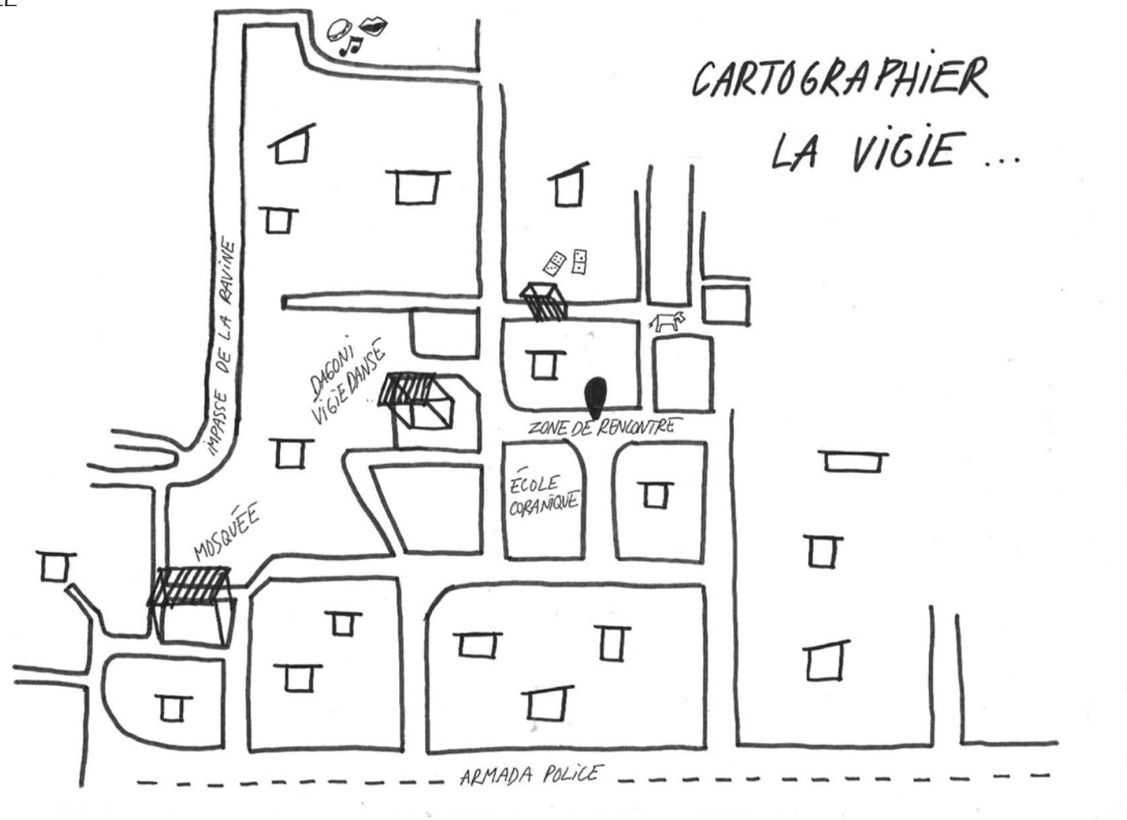
POLE

BFC

H MAX 4.50M

CAHIER DE PROJETS

- «Là où tout à commencé, là où on dansait».
Et si je racontais son histoire ? Sur un mur du stade, petit à petit, en collage.
Coller le geste. Laisser la trace d'un mouvement qui parle et qui raconte.
Créer une légende urbaine. Des petits marchands de rêves.
Sur la vigie, les gens se trompent, ils ne connaissent pas l'histoire.
«Zone de rencontre» - parapluie partagé
«Parle moi en français, le shimaore je comprends rien». (rires)
Je me balade avec les enfants de la vigie, j'ai mal aux joues à force de sourire, on se touche, on s'appelle,on se regarde, on invente une manière de se parler; français-shimaore-gestes
- «Agathe, tu marches comme un escargot !»
- «Alors collons un escargot à l'entrée de cette rue, prudence ! »
Il faut donner des noms de rue à la vigie !
Dans ses rues, des centaines de câbles distribuent l'eau, l'électricité, les évacuations et les fils à linge... Toutes ces lignes dessinent des espaces, soulignent le quotidien, forment des obstacles.
«Je suis perdu(e)».
Passer sous le fil, entre les fils, sur le fil, au dessus du fil, contraindre le corps.
Regarder ces liens.
Amplifier le quotidien. Exagérer les passages difficiles.
«Le rouge ça fait peur ! »
Les murs ont des oreilles - cartographier l'expérience



- «Ce n'est pas parce que je suis silencieux que je ne parle pas».
- «Son sourire me fait voyager».
Ma manière de rentrer dans cette aventure c'est ma connexion avec Elhad. Il me fascine. Et si c'était le début de quelque chose ? Une invitation au voyage, au voyage de ces habitants.
Qu'ils racontent leur histoire.
Comment amplifier leur quotidien, lui donner de l'attention ?
Interroger le décor urbain et les objets du quotidien, les métamorphoser. Bouleverser les rapports entre public et spectacle : en passant par le processus de création, des ateliers participatifs et collaboratifs.
Parler dans une langue accessible à tous : le spectacle visuel.
Mélanger l'expression plastique et théâtrale.
De quoi je parle ? De quoi nous parlons ?
L'apparition et la surprise
Les liens familiaux
La transmission des valeurs et des angoisses
Le couple
Les rêves et les cauchemars
Les manières d'habiter la ville
La colonisation et ses suites
L'utopie sociale et politique

Agathe Vilain

ALLEZ VOIR CE QU'EST LE TERRAIN VAGUE.

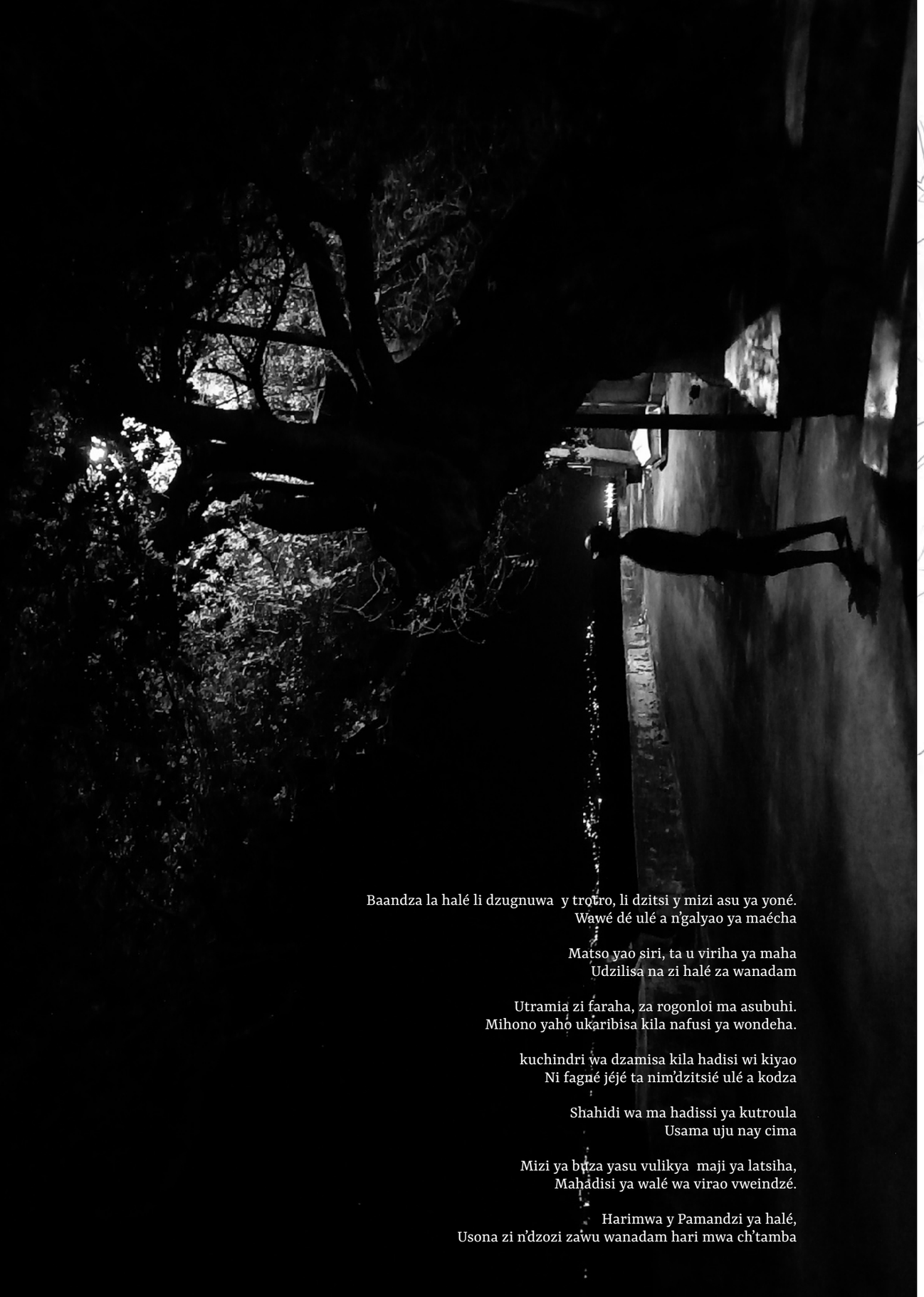
INSTALLER UNE SCÈNE POUR LES VOIX.
LES MOTS DU QUOTIDIEN
LES HISTOIRES.

LE BRUIT, L'ENERGIE EST CONTAGIEUSE,
ÇA SE REPEND EN NOUS, NOUS PLAQUES AU SOL
PASSE ET NOUS VIDE.
IL FAUT SE PRESERVER,
NE PAS OUBLIER SON PROPRE RYTHME.

CORPS LOURD MOU, IL TRAINE, S'EMPÊTRE
IL COLLE À LA TERRE
IL FAUDRAIT L'ARRACHER.
ABANDONNER CETTE CARCASSE QUI
NOUS RETIENT.
ON SERAIT PLUS LEGER
POUR DANSER.

LAISSER LE CORPS À LA POUSSIÈRE.

Alice Chapotat



Baandza la halé li dzugnuwa y trotro, li dzitsi y mizi asu ya yoné.
Wawé dé ulé a n'galyao ya maécha

Matso yao siri, ta u viriha ya maha
Udzilisa na zi halé za wanadam

Utramia zi faraha, za rogonloi ma asubuhi.
Mihono yaho ukaribisa kila nafusi ya wondeha.

kuchindri wa dzamisa kila hadisi wi kiyao
Ni fagné jéjé ta nim'dzitsié ulé a kodza

Shahidi wa ma hadissi ya kutroula
Usama uju nay cima

Mizi ya buza yasu vulikya maji ya latsiha,
Mahadisi ya walé wa virao vweindzé.

Harimwa y Pamandzi ya halé,
Usona zi n'dzozi zawu wanadam hari mwa ch'tamba

Le vieux quartier grignote ta terre,
Cache tes racines à l'éternel
Spectateur de mille vies.
Ton regard invisible traverse les décennies

Tu te nourris de l'histoire des Hommes
Gardien des secrets à l'aube murmurés
Confession sur confession,
Tes bras accueillent les âmes tourmentées.

Tu es celui dont nul ne peut se cacher.

Comment se jouer de l'être aux sens entravés ?
De celui à jamais estropié,
Figé dans la dalle bétonnée,
tu es le témoin de l'Histoire écorchée.

Tes racines inversées écoutent, les échos assourdissants
Les récits de vies fragmentés des passants.

Dans le vieux Pamandzi, ton histoire commence par un rêve.
Un mouvement, un geste qui se répand dans l'espace invisible,
S'enracine dans l'inaccessible.

De ta mine légère, tu esquisses la toile de tes visions.

Batoule Amdjadi

C'était un soir, mais pas comme les autres, je suis resté surveiller la nuit étoilée. J'ai commencé à cligner des yeux jusqu'au moment où j'ai rêvé que la terre tremblait. Non ce n'était pas un rêve, elle frissonnait réellement. Première fois que j'ai vécu un phénomène pareil. Que t'arrive-t-il mer ? Me suis-je demandé sans attendre de réponse. Debout à l'entrée de mon foyer, j'ai senti la présence d'un puissant homme. C'était lui le Monstre ancestral, **Adrian Le Souli.**

J'ai toujours entendu parler de cette fable, mais j'ai longtemps cru qu'il s'agissait d'éveiller la peur chez les petits enfants. Mais c'était lui, il existe. L'origine de ce tralala terrestre peut être ? Il, le tremblement s'était arrêté.

Je suis resté sous silence devant cette omniprésence, fossile éprouvant. **Adrian Le Souli**. Le connais-tu ? Est-il aussi vieux que toi, mer ? Est-que c'est toi qui l'avais envoyé me faire noircir la chair ? Je poursuis mon récit.

"Inutile d'essayer de t'enfuir" : me dit-il. À quel moment j'aurai eu l'heure de penser à une chose pareille me suis-je interrogé ? Sa voix était tellement vieille qu'elle fait vibrer mon corps. La nuit le discréditait, il ne semblait pas très grand en fin de compte. Une personne ordinaire. Les gens abusaient sur cette légende, je trouve. Toi, mer, au moins tu mérites ta personne. Tu n'y vas pas de main morte, tu prends comme tu donnes. Pas de quartier, tu es l'élue des mystères des abysses mais encore des crimes, des prises en otage, disparitions sans explication. Cela dit, j'étais continuellement silencieux devant cet homme. J'avais les lèvres cousues. En sentant mon incapacité à balbutier, il a éclaté de rire. M'a demandé alors si je le connaissais. Silence. Moi je ne connais et vois que toi ! Mer des océans.

" Je vais me présenter à toi" : m'a-t-il déclaré droit sous la surveillance de l'astre de la nuit. Il a continué son délire dans cette ambiance sauvage. J'ai soudainement pensé à notre premier entretien, la soirée était similaire. Et c'était dans cette atmosphère que le monstre a continué son charabia.

"Je suis un héros, mythe, monstre, charlatan, ou juste un fantôme. J'ai l'âge de la création de toute chose. J'habite dans la pensée archipélique, mais aussi à la pointe de Mahabou pour faire court. Un site où des milliards d'esprits fêtent l'arrivée d'offrandes, données par vous autres créatures, simples d'âme. D'ailleurs l'autre jour j'ai croisé le sultan ***Djinn Djumoi****, qui m'avait l'air très satisfait du miel et de ce coq noir. Il m'a raconté que vous faites une danse en leur honneur, c'est vrai ? Non ne me donne pas de réponse, c'est d'une telle stupidité que j'ai la trouille que ta riposte me tue immédiatement. Mais juste le fait de penser que vous animez des scènes de cannibalisme pour des croyances futiles, j'explose de rire. Enfin bref. J'ai échoué sur ce bout de roche il y a quelques lunes, à cette époque les occupants étaient moins cultivés et se nourrissaient de blé.*

L'oasis était en pleine création, les guerres entre eux me faisaient plus plaisir qu'autre chose. Eh oui j'ai été chassé par les miens parce que je suis un escroc".

Il a dit cette phrase avec un léger sourire. Tu dois sûrement te demander ce que je te raconte n'est-ce pas ? Au moins moi je parle, je ne suis pas comme toi qui ne fais que partir et revenir. En laissant devant toi les écumes comme trace de ton passage. Il, **Adrian Le Souli** a donc repris son monologue.

"*Tu te demandes ce que j'ai fait pour ? C'est simple. Je violais les jeunes filles de ma patrie. De la chair innocente et tendre. Pur délice. Une nuit, alors que je partais chercher une demoiselle, je les ai entendus se dire qu'ils allaient tous se réunir pour m'égorger, pour donner suite à ma jouissance pleinement goutée. Tu te doutes que je n'allais pas rester. J'ai alors pris le premier souffle pour un voyage sans issue. Et me voilà sur un îlot où les sauvages travaillent nus, main dans la main, crient de temps en temps, surtout si c'est une cause perdue. Ils m'épuisaient quelquefois à brailler pour des singeries. Toutefois j'ai été bien accueilli tel le roi, la légende que je suis. On m'avait confié la responsabilité totale des champs du sud. J'ai bâti mon empire soi-disant passant. Je n'ai plus cette envie de viande fraîche. Je suis le Dieu de toute chose ici*."

J'ai déchiffré dans son intonation qu'il en était fier. J'ai l'impression qu'il te ressemble un peu. Lui il a violé les filles de sa patrie tandis que toi, mer, tu tues tes enfants sans distinction. Mon esprit retrouvait mon âme dans l'obscurité assistée par **Adrian Le Souli**. J'ai respiré calmement, j'ai compris qu'il ne voulait pas autant me faire de peine, juste avoir quelqu'un pour se vanter de ses exploits. Je lui ai doucement demandé de me conter ses récits, car j'étais curieux de connaître en profondeur la fameuse créature qui tenait la peur dans ses griffes. Il m'a ordonné de m'assoir et de bien tendre mes oreilles.

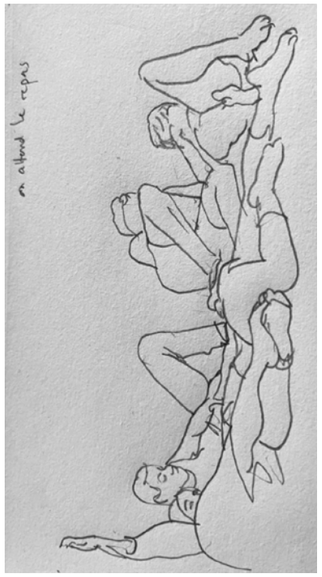
"*Je voyage souvent, je passe par le trou du lac de Dziani pour aller dans les îles à côté. À première vue on dirait qu'un Gargantua a abrégé sa soif dans cette cuve.*

Une cavité croissante, d'eau couleur verdâtre, trou où Dame nature s'est forcément baignée dedans. Lieu sacré paraît-il. L'odeur n'est pas convenable. Entre l'arôme des poules qui picorent dans l'au-delà et les résidus humains qui côtoient l'endroit, parfois c'est un tourment pour mon génie spirituel. Au cours de mon voyage quand l'envie me prend je pique une petite causette avec le vieux sultan ***Djinn Maoré****. Il est naïf chétif craintif, enfin tout ce qui se finit en "f" le définit. Il m'ennuie avec la même anecdote, que désormais je connais sur les traits des babines. Il me dit tout le temps qu'il s'est battu pour obtenir sa place au fond des abysses de Dziani. À ce qu'il paraît, il s'agit d'une guerre sans fin qui oppose deux sultans Djinn : le sultan* ***Djinn Maoré*** *contre la sultane* ***Djinn Comoria****. Faut dire que cette minuscule caldeira a été longtemps sous le joug de la sultane* ***Djinn Comoria****. Celle qui se croit pleinement au-dessus de toutes les îles. Au passage, je ne l'aime pas. Elle est considérablement ronde, la langue bien tendue. La peau très foncée et dégage parfois l'odeur du nouveau-né. Enfin pour venir à nos marmottes, cette querelle enfantine a causé quelques pertes humaines mais rien de grave. D'après l'ancien sultan* ***Djinn Maoré****, un référendum a été la clé qui lui a permis de conserver sa place. Bien-sûr jusqu'à l'heure, cette bataille est constamment mise à jour par ces derniers. Entre l'autre qui aspire la reconquête de l'étang et l'autre qui revendique sa libération. Ceci dit, le sultan* ***Djinn Maoré*** *a cependant de la souplesse dans ses mouvements…* ».

Le koissa !

Le traverser,certains embarquèrent pour traverser
Une histoire de survie et de sauvetage
Ils voyagent de migrants vers Mayotte, au milieu de l'océan
tu vois que le ciel et les rochers avec le désespoir ,
tu sais même pas où se trouve le chemin pour Mayotte.
Mer grossit ,traverse puis est propulsé.
Détresse des femmes, d'enfants et d'hommes à la dérive.

Une dame dans la barge qui porte un panier sur la tête.



Eddie Bouchraty Hassane Ali- Bouchra

CIMETIÈRE MILITAIRE
FORME ESPACE FRONTIÈRE MUR
POINT DE VUE : HAUTEUR D'HOMME
HAUTEUR DES MORTS
CHANGEMENT D'ÉCHELLE

CREPITATION

ROCHE VOLCANIQUE
VOLCAN
NAISSANCE
-RENAISSANCE

NOIR - NUIT - LUMIÈRE
ÉTOILE
TROU DANS LE PLAFOND

BOIS MOUILLÉ
NOIRCI

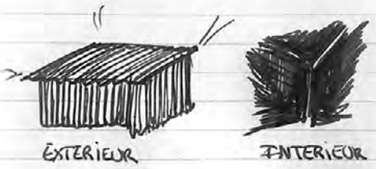
JOUR / NUIT
INTÉRIEUR / EXTÉRIEUR

CUBE NOIR
PIÈCE CHAISE

POINTS LUMINEUX
ADAPTATION DE L'OEIL

RIEN ⟶ LUMIÈRE

FUITE DE LUMIÈRE
FUITE DE PENSÉ

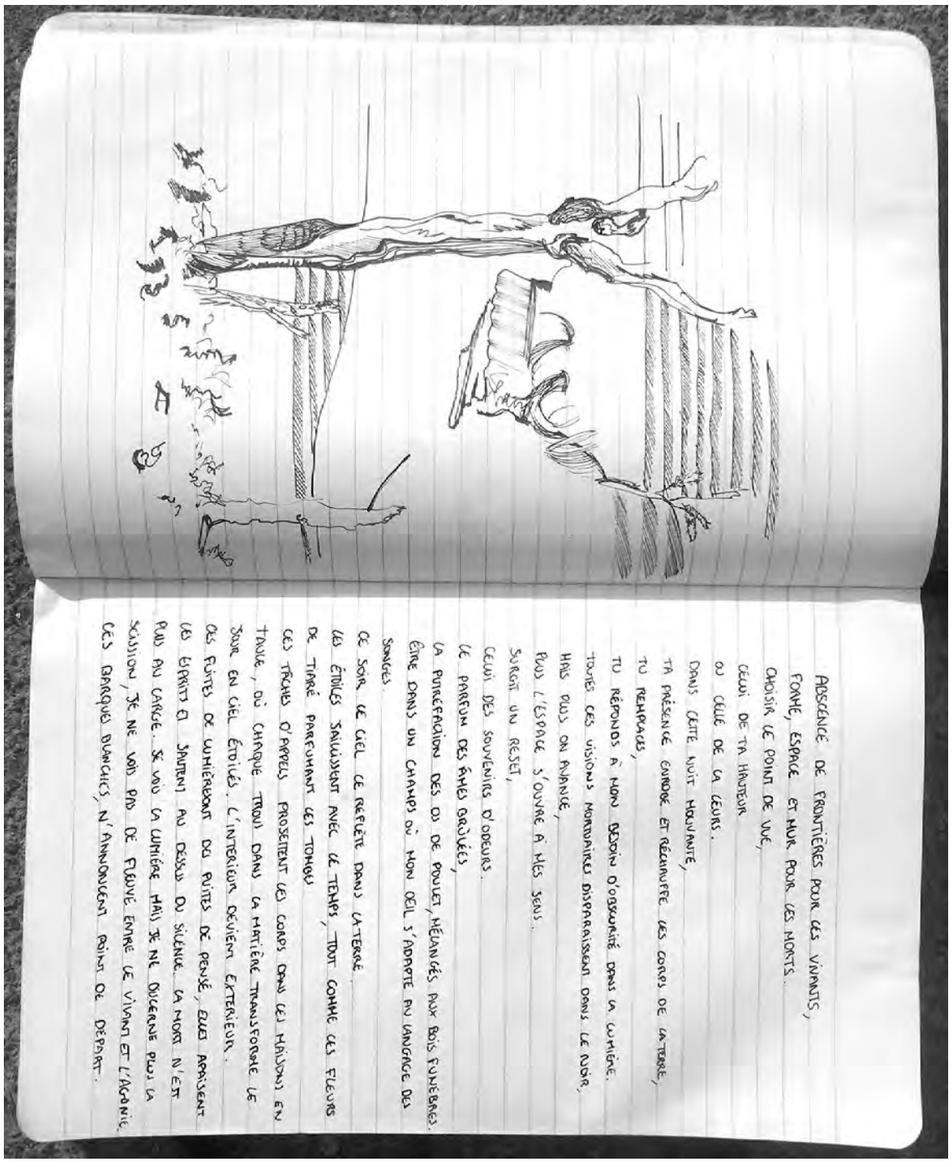


EXTÉRIEUR
INTÉRIEUR

PRÉPARER L'ENVOÛTEMENT, SAUTER AU DESSUS DU SILENCE. ACCEPTER L'HABITATION, LA POSSESSION OU LA PUDEUR S'ÉVAPORE, CELLE QUI ENROBE ET RÉCHAUFFE LES CORPS. INVISIBLE TÂCHE DANS CETTE NUÉE, DESOIN D'OBSCURITÉ DANS LA LUMIÈRE, REPOS DES CÈVRES, PROJECTION DES CORPS, ROCHE EN FUSION AU CARGO, CHERCHER LA TACHE, VOIR, DISSOCIER. CADAVRE D'UNE VACHE DEVANT UNE GENDARMERIE EN RUINE, PIED DE SANG ET DE VERS, VISION MORTUAIRE, PUTRÉFACTION, DÉCOMPOSITION, DÉCHETS, LE VIVANT ET LES MORTS, CIMETIÈRE SOUS MARIN, PIERRE TOMBALE, PIERRE VOLCANIQUE ON A ÉTÉ DÉPLACÉ.

POUBELLES
DÉCHETS
MICRO-ORGANISMES ODEURS - CONTRASTE - FLEUR
VERS - MOUCHE - NAISSANCE - TORTUE
LIEN DIRECT SUR / AVEC LE CYCLE DE LA VIE
LA MORT AU CARGO
PIERRES TOMBALES DANS L'OCÉAN

REPOS DES CÈVRES
REPOS DES MORTS



ABSÉNCE DE FRONTIÈRES POUR LES VIVANTS,
FORME, ESPACE ET MUR POUR LES MORTS.
CHOISIR LE POINT DE VUE,
CELUI DE TA HAUTEUR
OU CELUI DE LA FLEURS.
DANS CETTE NUIT MOUVANTE,
TA PRÉSENCE ENROBE ET RÉCHAUFFE LES CORPS DE LA TERRE,
TU REMPLACES,
TU RÉPONDS À MON BESOIN D'OBSCURITÉ DANS LA LUMIÈRE.
TOUTES CES VISIONS MORBIDES DISPARAISSENT DANS LE NOIR,
HORS DOUTE ON AVANCE,
PLUS L'ESPACE S'OUVRE À MES SENS.
SURGIT UN RESET,
CELUI DES SOUVENIRS D'ODEURS.
LE PARFUM DES ÂMES BRÛLÉES,
LA PUTRÉFACTION DES OS DE POULET, MÉLANGÉES AUX BOIS FUNÉRAIRES.
ÊTRE DANS UN CHAMPS OÙ MON ŒIL S'ADAPTE AU LANGAGE DES SONGES.
CE SOIR, LE CIEL SE REFLÈTE DANS LA TERRE.
LES ÉTOILES SCINTILLANT AVEC LE TEMPS, TOUT COMME CES FLEURS
DE TIARÉ PARFUMANT LES TOMBES
CES TÂCHES D'APPELS PROSÉLYTANT LES CORPS DANS LES MÉANDRES EN
TRANCE, OÙ CHAQUE TROU DANS LA MATIÈRE TRANSFORME LE
JOUR EN CIEL ÉTOILÉS. L'INTÉRIEUR DEVIENT EXTÉRIEUR.
DES FUITES DE LUMIÈRE DES FUITES DE PENSÉ, ELLES APAISENT
LES ESPRITS ET SAUTENT AU DESSUS DU SILENCE. LA MORT N'EST
PLUS AU CARGO. JE VOIS LA LUMIÈRE MAIS JE NE DISCERNE PLUS LA
SCISSION, JE NE VOIS PLUS DE FLEUVE ENTRE CE VIVANT ET L'AGONIE.
CES BARQUES BLANCHES, N'APPARTIENNENT POINT AU DÉPART.

Cassandre Albert

La première fois que j'ai pris un kwassa pour venir à Mayotte en traversant la Mer, c'était le même bateau que celui des pêcheurs, un peu plus grand. En réalité il y avait trois bateaux : le nôtre et deux autres qui étaient de la même taille que ceux des pêcheurs. Dans les deux plus petit il y avait plus de 27 personnes, ce qui fait que c'était un peu risqué. On était obligés de les attendre à chaque fois, on devait avancer au même rythme et quand nous les attendions, le commandant en profitait pour pêcher.
Quand je suis passé devant les pêcheurs qui vendent leurs poissons au Firacho, la première chose qui m'est revenue c'était la traversée.
Ça m'a donné envie de travailler avec eux. M'en servir pour créer.

Chamouene Djanffar Chamouane

Je présente cet endroit, Radio Dziani, pour demander aux autorités communales de réagir face aux activités de ce lieu. Cet endroit est devenu le fief des jeunes délinquants, ils s'y organisent tous les soirs avant de circuler en groupes dans les quartiers de Pamandzi et de Labattoir. Les bandes des deux quartiers s'affrontent et provoquent des dégâts matériels et humains subis par la population. C'est important de penser aux gens qui habitent dans le quartier et aux jeunes qui agissent par désoeuvrement et nécessitent une formation pour se construire un avenir.

Mohamed Chaanbani

David, un enfant du Royaume, qui ne rate aucune activité, Comme les laboratoires, ou les spectacles.

4-9-21 L'arrivée des jeunes de la métropole et de la Réunion pour travailler avec les jeunes du Royaume des fleurs. [Mayotte] ♡ Play urbain

David ··· Vraiment excité de travailler et Passer des moments avec eux. {···}

Mais Avec les études, David, Une que les jeunes de Play urbain, France, la Reunion Sont Venus au moment de la Période scolaire, ne Pouvait Pas travailler avec eux.

David triste, et Heureux !

#1 Triste de ne Pas être avec Sa 2ème famille, Car le Royaume des fleurs c'est Comme Une famille Pour lui,

#2 Triste d'avoir raté des moments de Rencontres de Connexion et de Partage avec Sa famille et les jeunes de Play urbain.

* Heureux que l'école Reprenne Pour Continuer dans Ses études.

05-09-21 Dimanche ils organisent une Randonnée Qui a duré 6 Heures

Cette Randonnée elle a déjà Riche en émotions Pour lui Vue qu'il n'arrête Pas rire et de Sourire

Car les jeunes de métropole aient tout rouges Vue qu'il n'aient Pas Habitués au Climat de Mayotte, Bo a 35°c une Chaleur Impossible Pour eux. {···}

18-09-21 Play urbain Fait une Performance à la Forge, Cette fois-ci avec David qui Participe avec eux.

Si tu veut voir Ce qu'il s'est Passé Pendant toutes Ces 3Semaines je t'invite a aller Regarder Sur leurs Comptes Facebook, et Instagram "Royaume des fleurs" ou bien Sur le Compte insta, Fb du Rue Danse lyon.

David Chazoulli

Ibrahim Artadjidine - Didier

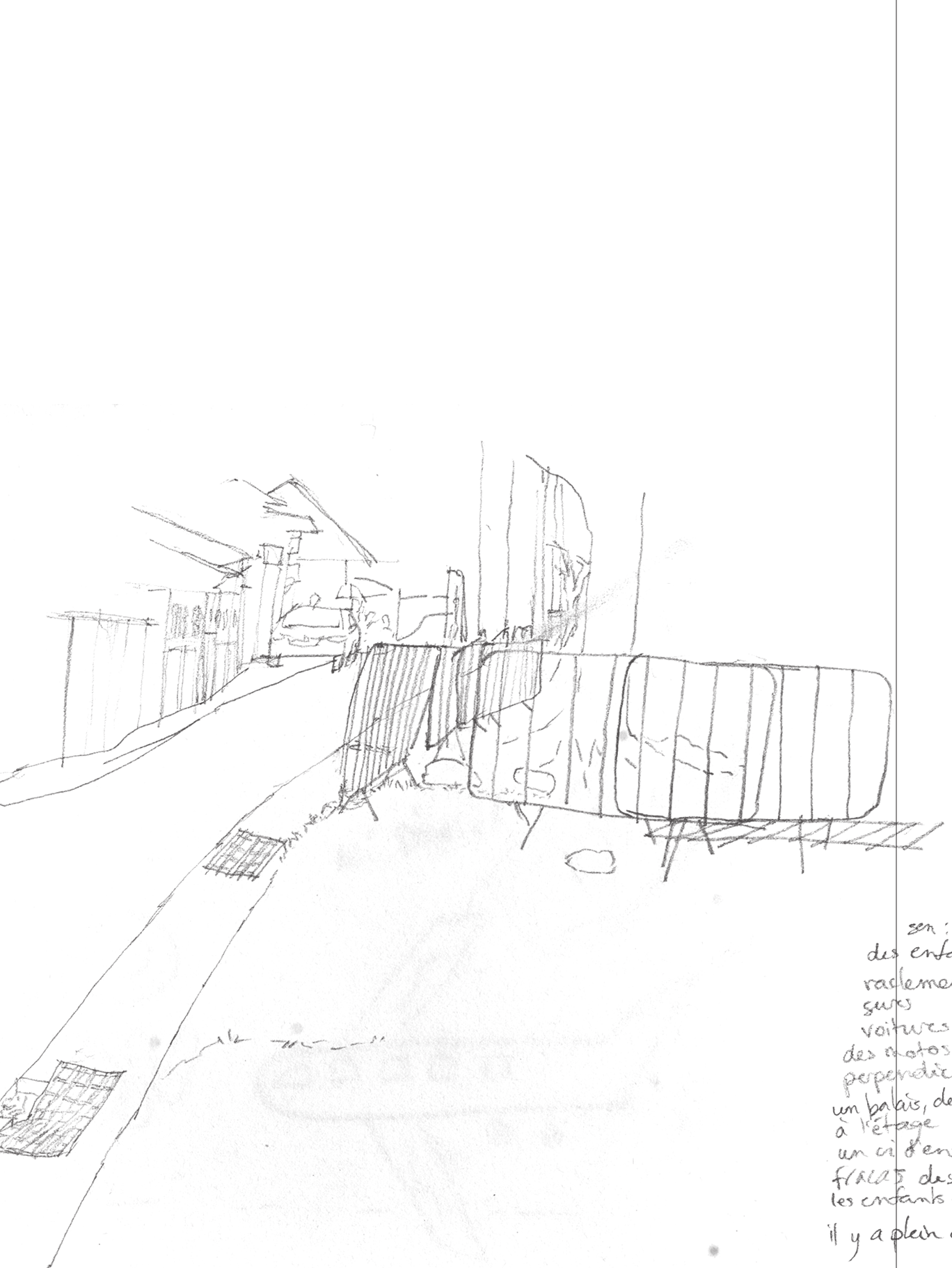
Ma rencontre avec Mayotte en 2006 a été bouleversante. J'étais convié au festival de musique *100% pur jus* et me suis invité à un débat sur la politique culturelle de diffusion des auteurs Mahorais.
Une rencontre très animée avec beaucoup de perspectives sur la reconnaissance et le développement vital des métiers du spectacle vivant sur le territoire.
En tant qu'artiste danseur chorégraphe, quelle pouvait être ma modeste contribution ?
Et puis il y a eu ce grand retour en 2015. Nous avons entrepris l'installation des projets de créations de Kazyadance à Mayotte, sur le territoire de Petite Terre, avec un objectif principal, créer ensemble une fabrique artistique.
Le Royaume des Fleurs était une évidence, de par son histoire architecturale et humaine.
Dans ce lieu où l'on confectionnait les fleurs, nous avons voulu poursuivre le projet pour fabriquer de l'Art, un lieu de rencontres où on se raconte pour se créer.
Nous avons franchi plusieurs étapes, avec la confiance et le soutien de tous nos partenaires, l'implication inconditionnelle des bénévoles, qui ont permis d'inscrire dans le paysage culturel et artistique nos actions, nos activités, nos ambitions.
Les efforts communs de ces 4 dernières années ont permis d'amorcer une structuration de la fabrique artistique et d'élaborer un projet à horizon 2024, de développement des 4 axes majeurs de notre association :
- L'éducation artistique
- Le laboratoire artistique
- Les résidences et créations artistiques.
- La réhabilitation et l'extension du Royaume des Fleurs

Nous souhaitons poursuivre avec autant de force et de conviction, le développement de ces projets, et les faire grandir en ralliant de nouvelles forces de partenariats privés et publics.
Ces projets sont rendus possibles grâce à l'engagement de la DAC Mayotte, du Ministère de la culture, du Ministère de l'Outre-mer, de la Communauté des Communes de Petite Terre, de la DRAJES, du FONJEP, de l'Académie de Mayotte, de la Politique de Mayotte, du Département de Mayotte, de la Préfecture de Mayotte, de la caisse de sécurité sociale de Mayotte, des acteurs associatifs culturels et sociaux de Mayotte.
Nos remerciements à notre présidente, pour sa confiance, son soutien et son engagement actif et permanent.
Et enfin, je tiens personnellement à remercier nos vingtaines de bénévoles, notre équipe permanente, les artistes en résidences, sans qui cela n'aurait pas été possible.
Djodjo Kazadi
Directeur artistique

Djodjo Kazadi

Oui, oui, je suis en colère
Quand on me traite de voyou et de voleur
Alors que moi je traverse le large pour une vie meilleure
Abandonné par les miens dans un quartier malfamé
Pour m'en sortir je traine avec une bande rilichua namadoamana
Alors oui, je suis un voyou
Qui veut s'en sortir
Alors oui, je suis un voyou
Qui veut réaliser ses rêves
Alors oui, je suis un voyou
Mayotte nous a abandonnés alors qu'ils ne savent pas ce qu'il y a au fond de nous
Je me demande s'ils se posent la question
Pourquoi nous sommes ce fameux mot : voyous
Oui, alors oui, je suis un voyou
Ce n'est pas parce que je suis silencieux que je ne parle pas
Etranger chez moi
Et si on se regardait
La vigie, un quartier sensible pour les autres
Pour moi une manière de survivre
Oui, je suis en colère
Mais j'ai jamais douté
Ces jeunes, je me vois en eux
Toujours avec le sourire

Alhad Mariama - Elhad



JE SAIS PAS QUOI FAIRE - LE RETOUR

Tentative d'écriture d'un projet

Sommaire

→ Ce que je veux faire
* → Comment je veux le faire
→ ce qu'on m'a dit et ce que ça me dit
→ La suite

* Ce que j'ai fait

Ce que ça donne

Pour ce faire je veux écrire une pièce sonore, qui porte en elle ce flux dense, fort, mais souvent inaccessible, que je traverse depuis 2 semaines que je suis là.

→ Je veux le faire avec les jeunes de la ville
↳ Pourquoi ?
↓
Parce que leur voix me paraît parler de cet endroit qui ne peut être le mien : le cœur de l'île
↓
Quoi ?
↓
Excellente question. des intérieurs ? des sons, fragments, onomatopées ? des histoires ? de la musique ?
↓
Comment ?
↓
En discuter avec eux ? Ou bien lancer un projet déjà bien défini ? Avoir des premières pistes en mains pour démarrer quelque part avec eux...

Les retours qu'on m'a donnés jusque là :

→ on est dans un thème de la résonnance

(// intéressant avec le volcan : l'une des théories actuelles sur l'origine des tremblements de terre serait la mise en vibration de 2 poches de magma qui se seraient mises en résonnance)

→ il y a aussi un thème de l'eau et du flux
↳ flux d'informations
↳ flux de la pluie
↓
ouverture sur la mer... (volcan) (sans l'eau) (c'est une obsession. -)

→ je peux choisir de ne pas chercher à y mettre ce qui ne m'est pas accessible
↳ mettre dans la pièce sonore ce que j'ai vécu, les sons que je rencontrés. Ce flux (un endroit plus safe ou plus juste ?)

→ je pourrais ~~sde~~ faire une évolution du son contrôlée à distance depuis mon tel (oui)

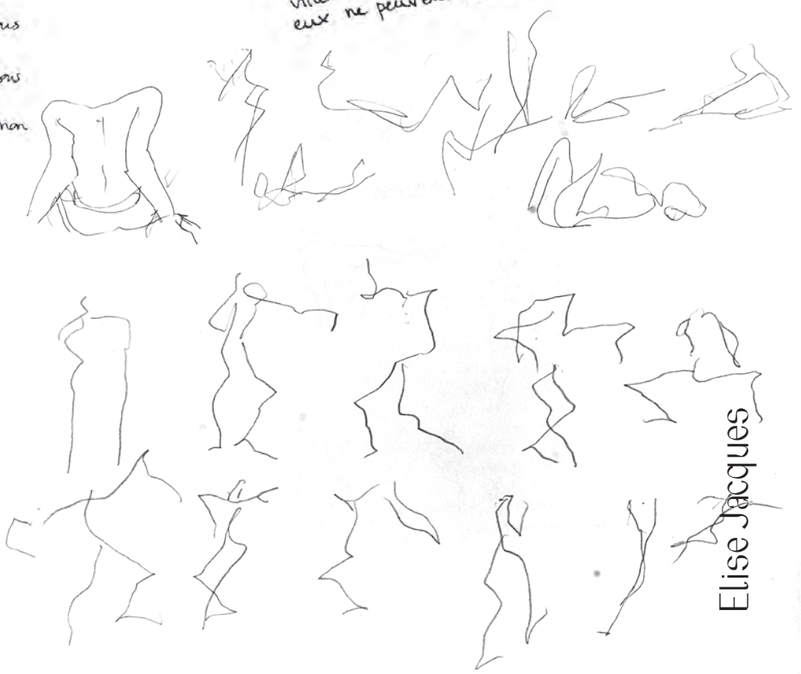
→ trouver un lieu au cœur de la ville : mettre leur voix là où eux ne peuvent accéder

je veux parler du sens-jacent. c'est une idée qui part de mon rapport à l'île, par le biais du volcan. Une force invisible, incompise, forte et profonde. On n'en perçoit que les vibrations, les résonances, les émanations.
C'est un parallèle avec mon expérience de l'île : impossibilité de percevoir la profondeur des choses, seulement des indices de quelque chose qui m'échappe.

De là, l'idée d'explorer ce qui est en-dessous et qui ~~reste~~ fait se mouvoir.

Je veux faire une installation sonore dans les système d'évacuation des eaux de pluie qui parcourt les dessous des trottoirs de l'île. Faire vibrer cet espace sous-jacent, sous nos pieds, qu'on oublie parfois mais qui m'interpelle depuis mon

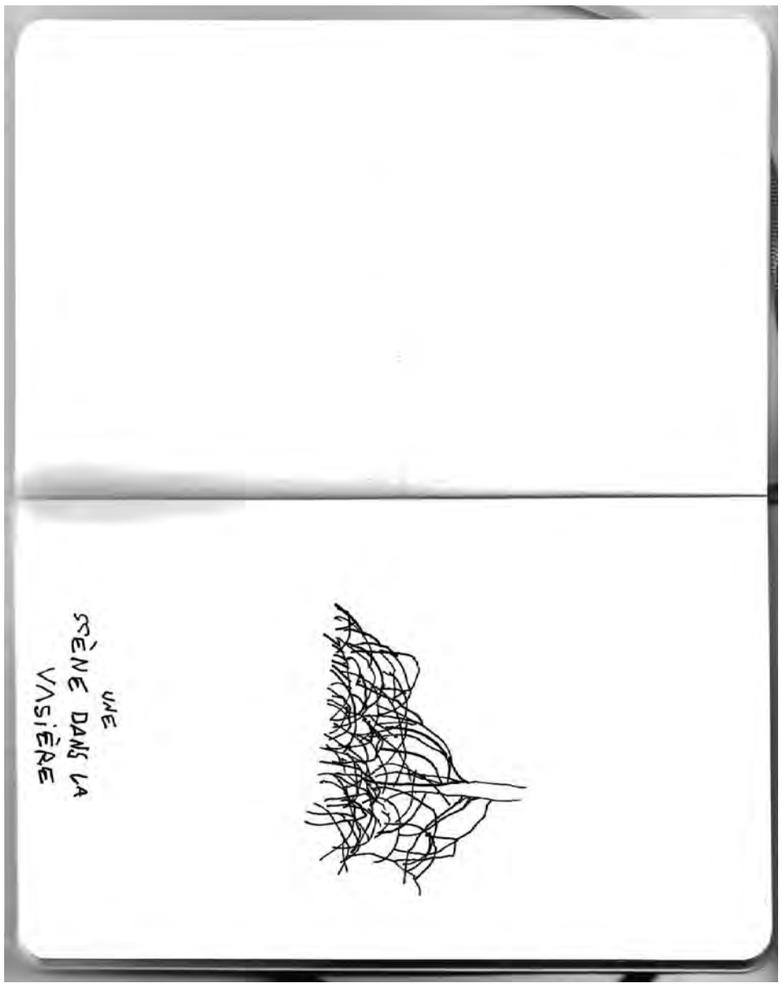
sen :
des enfants parlent
raclements de chaussures
voitures qui passent
des motos dans la rue perpendiculaires
un balais, des travaux à l'étage
un cri d'enfant en bas
fracas des ordures que les enfants explosent
il y a plein de fourmis



Elise Jacques

François Duconseille

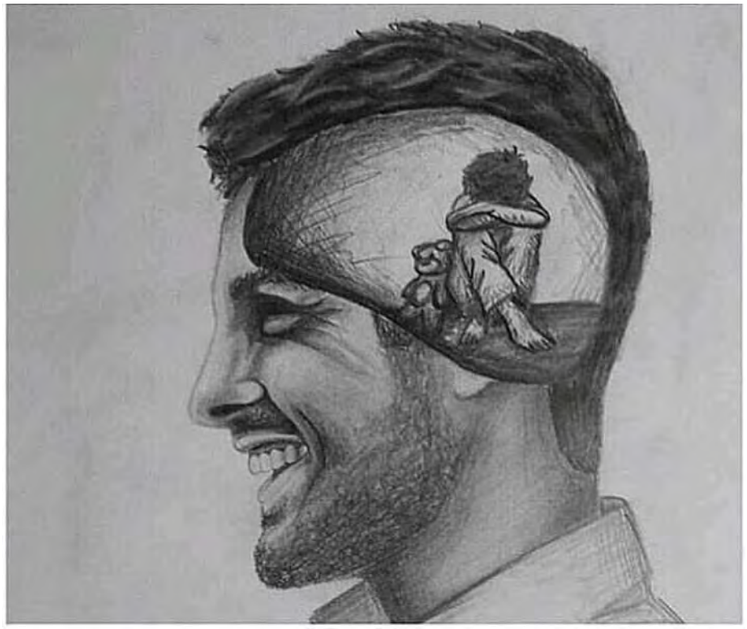
Garance Rolland



Jean Christophe Lanquetin

Un jour je suis monté dans la barge, tout le monde était content pour ceux qui sortent de l'école et ceux qui sortent du travail, il y a ceux qui sont fatigués, ceux qui sont contents de rentrer chez eux, ceux qui cherchent du travail, ceux qui ont des rendez-vous, il y a ceux qui parlent entre eux, ceux qui regardent la mer, ceux qui écoutent de la musique en réfléchissant, il y a aussi ceux qui regardent les autres, ceux qui regardent le soleil et qui mettent leur lunettes de soleil. En montant dans la barge, tu entends le vent et les bruits de moteur. Tu entends « alors ça va ? » « Ça va et toi ? » « En fait, c'est comment ? » « Oui la famille va bien. » « Non je ne te connais pas mais je vais descendre en premier les élèves dans la barge. » On les reconnait facilement, ils portent des sacs pour prendre le bus. Les touristes prennent des photos pour avoir des souvenirs. Je suis descendu de la barge, je vois pleins de couleurs différentes, des vêtements de toutes sortes, plusieurs couleurs de peau. J'ai vu un bébé aussi. J'entends la sirène des pompiers et de la musique. Je vais aller faire un tour, je vois des gens qui vendent des vêtements. Je vois des statuts des gens et des gens qui prient.
Ceux qui montent dans la barge au retour je crois que c'est la même chose à chaque fois.
J'ai vu des jeunes avec des drôles de cheveux. Ils étaient en train de parler et de fumer.
Je regarde la barge partir avec d'autres passagers mais je penses que c'est le même délire. Revenons-en à nos moutons ; je suis sorti de la barge blablabla ... C'est une boucle sans fin.
J'entends des bruits d'oiseaux, ça fait piou piou et d'autres bruits chelou.
Ouiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii
Oupsi, pour la fin, le cri d'un bébé pleurnichard.

Inssa Hassna - Jesu



ÉPREUVE
Douleur = Noir
Peur = Noir
Pleur = Rouge
Fièvre = verte
Froid = blanc
Angoisse = Marron
La traversée était longue : depuis l'époque de l'inconscience jusqu'à nos jours.
Les angoisses de la mer qui ne cessent de torturer l'âme, le claquement de l'océan sur le pauvre bois.
Le bruit dans le noir, dans un lieu qui n'effraie pas, mais qui souffle à l'oreille.
« NAM-KARIBOU » dit-il
La porte s'ouvre. Mais les parpaings, la ruine, les bruits de verre qui se cassent et se dispersent.
La sirène qui sonne (Police).
Le rythme est bon et vivant.
La terre promise avec toutes ses diverses tâches et sa générosité nous donne le rythme :
Le compte de 0 à 10 pour DANSER.
1) Le début de quelque chose
2) La dualité – la confrontation
3) L'équilibre – la liberté de s'exprimer.
4) La persévérance
5) La vie - l'indépendance
6) L'harmonie – Le choix
7) L'analyse – La maîtrise
8) Le pouvoir, l'énergie – L'envie d'accomplir
9) Le sens absolu, l'idéaliste
10) Danse, amuse-toi, nourris, partage ton savoir

POOMM....POOMM....POOMM
La Barge s'apprête à partir, laisse-moi passer. Aller découvrir. Aller apprendre. Aller performer.
La vie est une danse.

Joyce Hadassa

Karim Abdallah

[ ] À Mayotte
- C'est impossible de mettre les pieds dehors avec des habits sexy (courts etc...), car les femmes vont penser directement que c'est pour séduire leurs soi-disant hommes (leurs mecs, leurs maris), surtout quant il s'agit des MALGACHES.
- Je ne dis pas qu'elles ont tort mais à un moment donné, il faut accepter les choses telles qu'elles sont. Parce que personnellement, si aujourd'hui je décide de sortir avec une mini-robe, c'est pour me faire plaisir car c'est moi qui l'ai voulu et non pas pour qui que ce soit.
- Certes, la prostitution s'est trop étendue à Mayotte, mais on ne vit pas tous de la même manière, et puis chacun a sa manière de voir les choses.
- Certaines le font parce qu'elles n'ont pas le choix par rapport à leurs responsabilités. Ce n'est pas le cas pour tout le monde (MALGACHES). Dans tous les cas, dans la vie c'est chacun pour soi et Dieu pour tous.
- Personnellement, LA VIE et L'AVIS des autres ne m'intéressent pas. Je fais ce que bon me semble, je suis très très fière d'être MALGACHE.

Je vois trois espaces triangulaires, le premier espace est lointain, il symbolise le ciel, un espace qui est en dessous des deux autres espaces.
Le deuxième espace symbolise la mer, espace moyen, un espace auquel on peut s'adresser.
La troisième espace est intime, il symbolise la terre, on peut voir des êtres humains et des automobiles circuler, on peut les voir se croiser, se chevaucher, une espace de rencontres.
Dans cette espace intime on voit deux corps attachés l'un à l'autre à des poignées, avec une chaîne qu'ils explorent, des marches, des mouvements répétés, des gestes qui s'adressent aux trois espaces avec des mouvements fluides, lents, rapides.
C'est accompagné d'une musique.
Dans l'espace intime les deux corps regardent les personnes qui passent, les voitures ainsi que toute chose qui passe devant eux.
Les deux corps imitent les gens qui passent devant eux ou qui viennent derrière eux.
Ils dansent avec des mouvements d'expression corporelle.
Dans le regard de tous, les deux corps enchaînés se regardent, ils s'aventurent dans la rue, tête vers le ciel, ils tourne pour regarder à gauche et à droite en avant comme en arriere, assis au bord, allongés au sol, pour aussitôt se mettre debout, avancer devant les gens qui vont les croiser, les regarder quand ils passent devant eux, ils imitent les gens, que ce soit en parlant, en faisant des mouvements des gestes et des signes.
Une marche pour aller prendre la barge pour aller à Mamoudzou, une marche pour prendre la barge pour aller à petite terre. Une traversée d'hommes et femmes.
Une vie de retour à un point de départ, pour aller vers notre point de départ.
Une traversée NISSICHIA.

Alifeyini Mohamed - Lil''cé

Cet espace comme agrès de sport.
Une chorégraphie très précise se met en place peu à peu et redessine le lieu.
Des sportifs-performers s'approprient un temps les décombres de cet ancien vestiaire.

Lucie Mao

Je ne suis pas un é

Je ne suis pas un étudiant en scénographie.
Je ne me considère pas comme un artiste non plus. Pourtant, j'ai cherché à apporter quelque chose au projet, quelque chose qui pourrait me faire penser que je ne suis pas venu pour rien et surtout que je ne suis pas venu simplement pour passer des vacances. J'ai apporté ma trompette avec moi. Un objet qui pour moi, ayant un œil métropolitain, me paraissait tellement familier. L'objet en soi, je l'ai toujours trouvé beau. Mais je ne l'ai jamais vraiment regardé, je ne me suis jamais réellement penché sur son aspect, mais surtout sur les sons que je pouvais produire avec, et sur les additions de notes qui en variant le rythme, la tonalité et le volume sonore me permettaient de retransmettre les émotions présentes dans les morceaux que je pouvais jouer.
Ce voyage à Mayotte m'a permis de prendre conscience que la trompette, au-delà de la beauté du son qu'elle peut produire, possède une réelle beauté esthétique. C'est sur ces différents points que j'ai souhaité contribuer au projet. Tout d'abord de manière collective, en partageant mon souffle et mes mélodies avec le groupe afin d'apporter un élément supplémentaire aux différentes représentations que nous avons pu faire durant le séjour.
Mais également pour un projet personnel, visant à prendre une série de photos de ma trompette dans des endroits de Mayotte.
Le contexte le voici, il s'agit là d'un projet personnel, sans aucune pensée politique ni aucun message à faire passer, il s'agit là de photos simples, belles selon moi, permettant de mettre en valeur, à la fois les paysages de Mayotte et l'objet qu'est la trompette.

Lucien Duconseille--Hofferer

C’est quoi ça ?

Emportée dans ce voyage de Mayotte, je découvre une terre qui ressemble à mon île il y à 40 ans. Un morceau d’Afrique par sa couleur, sa beauté brute et surtout ses habitants. Ses vivants arrivent des Comores, de Madagascar, de Tanzanie, du Zaïre, du Mozambique, du Congo... Le peuple mahorais, le peuple français se forge au bord de l’Afrique.

J’observe les corps et les matières pour commencer à constituer comme un lexique de formes. Derrière la beauté des fleurs de jasmin qui nous accueillent, je vois les murs aux barbelés. Derrière la transe des corps qui dansent, se dévoilent avec pudeur les histoires des vivants. Ici on a périt et on a survécu à toutes les traversées. Ici, on a faim. Et les corps affamés se brisent aux murs aux tessons de verre, gardiens des garde-mangers.

Marie Sawiat

Elle-s et les espaces
#PlayUrban2021

Elle, l'incomprise
Elle comprend tout, dévore tout. Boulimique de connaissances, elle arrache le lead, s'impose dans l'espace. Elle inspire l'impertinence, la révolte, la désobéissance. Méthodique, anti-conformiste, elle n'entre dans aucune case, aucun schéma. Dans une délicatesse sauvage et agressive, elle apprivoise l'espace public sans gêne. Elle défie physiquement toutes les conventions, esthétiques, intellectuelles, charnelles. Elle rit sournoisement de la foi communautaire, triche avec l'indépendance de l'esprit pour s'enraciner dans un geste incertain, dans un cœur sensible aux événements et s'incarner dans la contradiction, le doute.

Elle, le voile de la soumission
Normale, ordinaire, sans bruits, sans cris, elle bouillonne, elle suit dans le silence. Drapée dans les codes traditionnels, elle s'invente une bulle d'échappatoire dans les espaces publics, expérimente toutes propositions avec pudeur et réserve. Elle s'accroche à la forme, au destin séculaire de la femme, mariage, enfants, foyer… Elle exécute et ne proteste aucun espace, aucun geste, c'est le travail.

Elle, l'impertinente
Silencieuse, lourde de secrets et de revanche, elle déroute, arpente et bouleverse l'espace public. Elle conjure le regard par des actes forts. Elle ne veut pas, elle rit fort aux injonctions.

Elle ne gêne pas
Elle ne nous ressemble pas, elle n'est pas d'ici, elle est légère, elle n'effraie pas les codes. Elle peut se mettre en scène, elle attire les curiosités, les fantasmes, sans perturber le mental de l'espace public. Son geste est déplacé du contexte et le regard public interrogé n'est pas heurté.

Elle-s, l'incomprise, le voile de la soumission, l'impertinente, ne gêne pas !

Nous sommes à Mayotte, cette île où toute la jeunesse de la région Comores - Madagascar converge à toute vitesse et trouve refuge aux côtés d'une nouvelle génération mahoraise.

Elle-s agacent mes propres interrogations sur leur place, leur rôle, leurs actes dans cet espace où tous les questionnements sont possibles, où malgré leurs minorités, la question du genre ne devrait pas être un frein.

Elle-s ont trouvé elles aussi leur refuge, leur corps dans les espaces publics.

Elle-s ont vu le jour ici et là-bas. Elle-s se heurtent à un héritage commun de la représentation du genre féminin, qui adoucit l'acte et la parole publique de la femme Mahoraise.

Les récits et témoignages sur la femme Mahoraise, la décrivent indépendante, protestataire, combative mais pas agressive, ni belliqueuse. Son mode de combat, la « chatouille ». Un mode protestataire qui nuance la violence et le rire, la colère et la douceur, la force et la soumission. [*https://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social1-2016-2-page-57.htm*]

Comment sortir du cercle ?
Poser un acte ?

L'espace artistique et performatif propose le dépassement de soi, la possibilité de briser le cercle de représentations dans la conscience collective. Cependant l'acte performatif dans l'espace public heurte.
Entre le voile de la soumission et l'impertinence, le geste est posé.

Non, Elle-s ne sont pas possédées !

Elle-s se libèrent de toutes les frustrations, en incorporant l'esprit des rois, des guerriers, des colons, des conquérants… Lors d'une performance dans l'espace public de croisements individuels, collectifs.
Telle une cérémonie Trumba ou Patrossi, une traversée non spectaculaire mais où chaque geste répétitif éveille la curiosité et interroge le mouvement, isolé de son quotidien, exagéré de son sens.

Le Trumba ou le Patrossi, un phénomène régulateur social, permet la guérison, d'extérioriser les actes réprimés par les règles sociales.
Elle-s, participent à une cérémonie de Trumba, sous le voile de la soumission, « Moi j'allais m'enfuir, c'est juste des vidéos et j'ai déjà peur ».

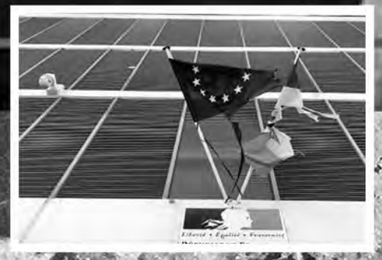
Mais YESS ! Crient-elles ! Elles s'adonnent avec conscience à leur geste performatif et imposent le regard, l'écoute dans l'espace public… La Barge !

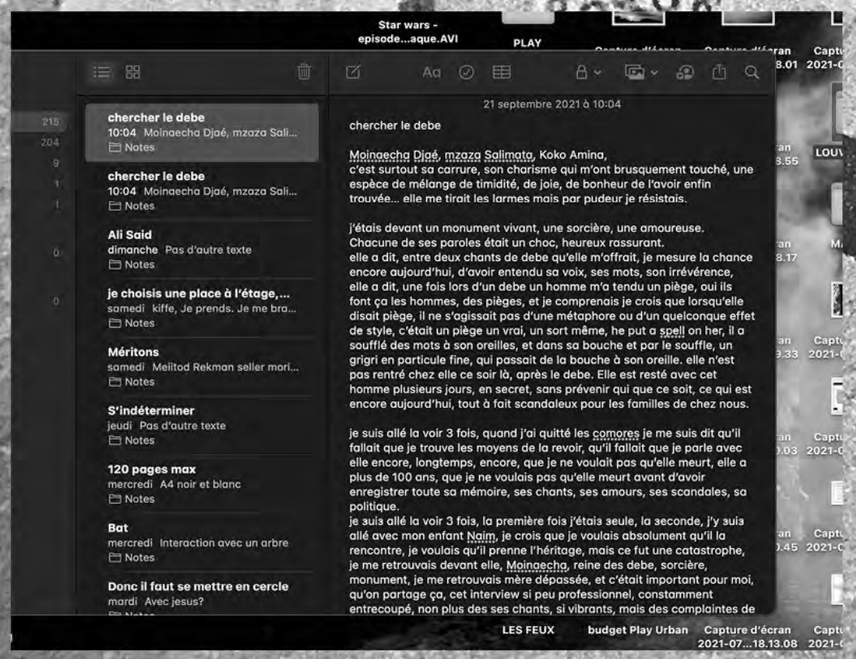
« La pratique des trumba démontre dès lors la ferme résolution des femmes « Mahoraises » de s'extraire de l'assignation de genre qu'elles subissent, et témoigne de l'ingéniosité de leurs stratégies de lutte. » Anil Abdoulkarim [*https://muzdalifahouse.com/2020/02/17/rumba-a-mayotte/*]

Marie Sawiat

Une langue là dessus la sur la chair quelle langue quels mots là sur ma chair... avant même d'être pensée, balbutiée, prononcée/ déjà cannibalisée par mes colons. Je danse je me bats j'men bats les.. est ce que cela veut dire que je vous foutre, je prends la dose oui je vous ai entendu je la prends la dose, je vais faire foutre mes amours, j'avale l'aval, la dose testosteronée, en espace sonore diffus par les oreilles, grosse putain de basse, du lourd et une diction qui arrache tout sur son passage, ça passe je le recrache, puissante. Je peux faire oui. Booba dans ton ulc doucement j'y vais doucement et mon corps est vague, des fois comme un terrain des fois comme une qui déferle. Des fois chaloupe échouée, des fois vague..Déferlante. Ta mere la pute c'est moi.

flotter flotter flotter





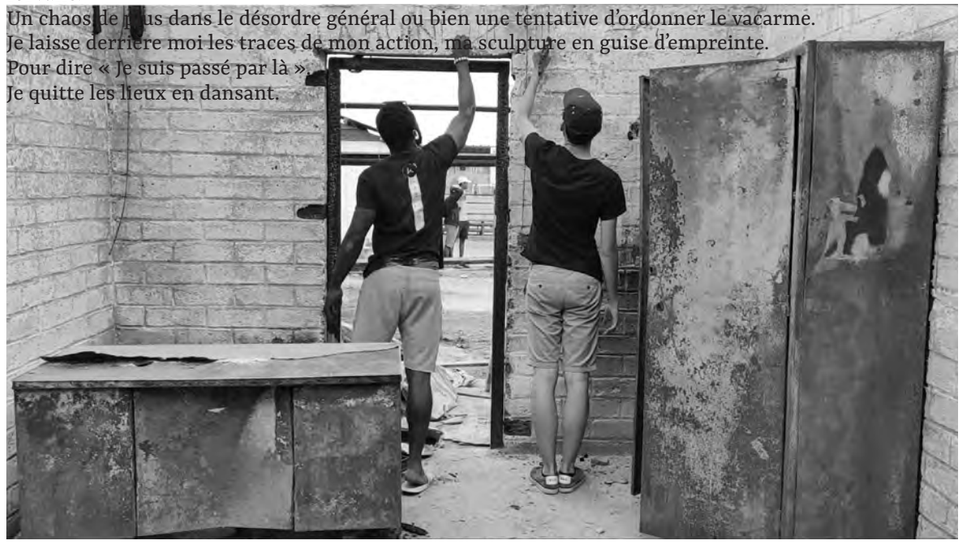
Je danse je me bats j'men bats les..

Myriam Omar Awadi

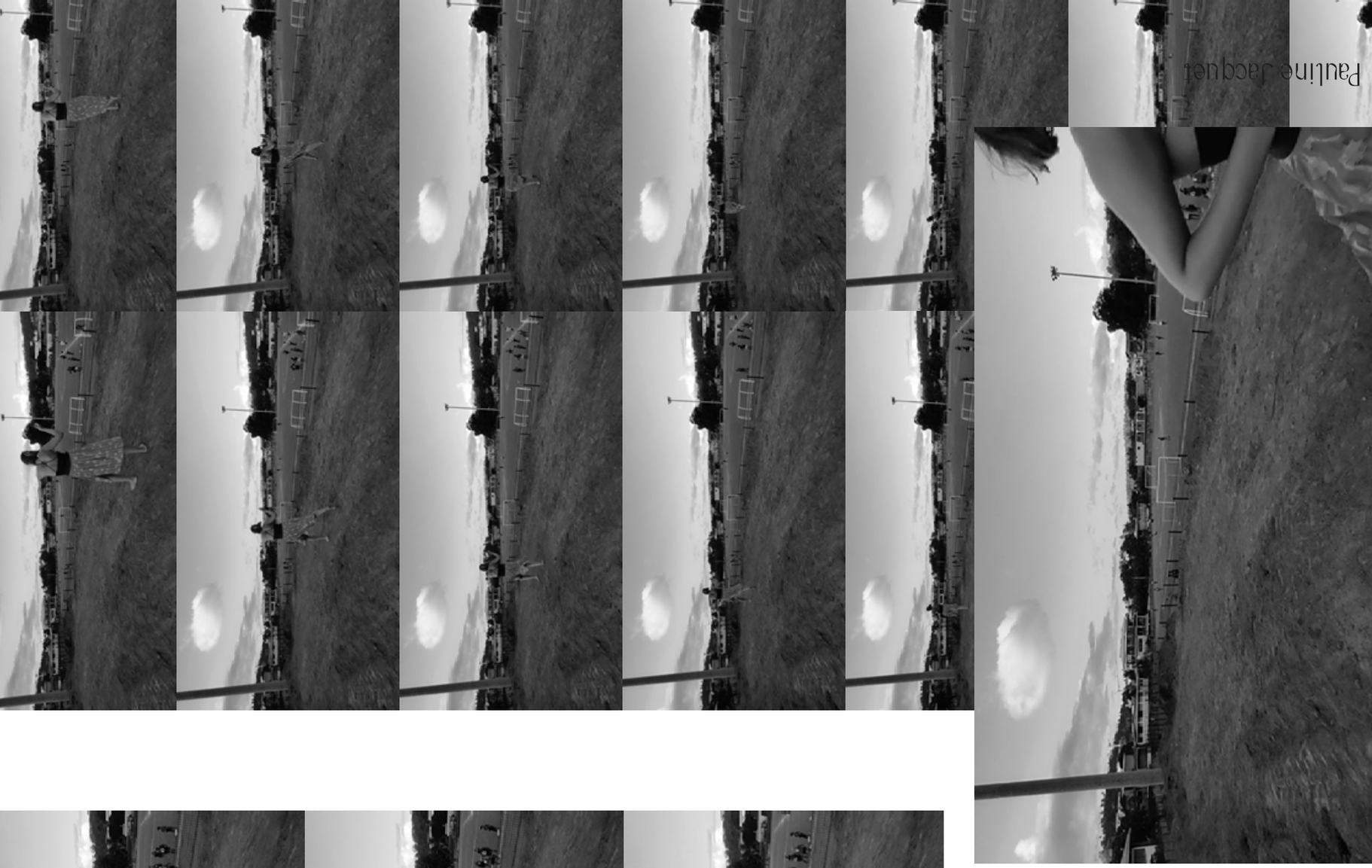
Pamandzi-Labattoir,
Ruines au bord du stade

Gravir les marches, escalader la muraille.
Baisser la tête, esquiver un morceau de plafond qui se décroche.
Marcher sur des sacs de terre, avancer sur un champ de mines.
Franchir le seuil de la maison, traverser le silence vibrant des lieux.
Lever la tête sur le plafond ouvert, voir tomber les bombes sur nos têtes.
Se recueillir dans la pièce détruite, faire le deuil des murs.

Dans ce périple, je déterre des décombres de vieilles histoires.
J'avais prévu d'en dessiner une sur un sol recouvert de poussière.
Faute de poussière, je décide de tracer mon récit à l'intérieur de la maison sur les cendres noires de la charpente effondrée.
Une série de gestes que j'ai écris d'après la première page d'un livre. Écrire dans la terre les mots que je lis.
Après ce moment, je continue d'arpenter les ruines, danser la ruine.
J'ouvre les meubles, regarde dans l'armoire, passe la tête à travers la fenêtre, marche en faisant crisser le sol.
À chaque pas, les sons du bâtiment se mélangent. La maison s'éveille et le soleil au dessus du stade se couche.
J'ai le temps de réaliser une sculpture avec les pierres au sol avant de ne plus rien voir.
Je dépose les pierres sur chaque morceau de béton entassé comme autant d'autel de fortune.
Un chaos de plus dans le désordre général ou bien une tentative d'ordonner le vacarme.
Je laisse derrière moi les traces de mon action, ma sculpture en guise d'empreinte.
Pour dire « Je suis passé par là ».
Je quitte les lieux en dansant.



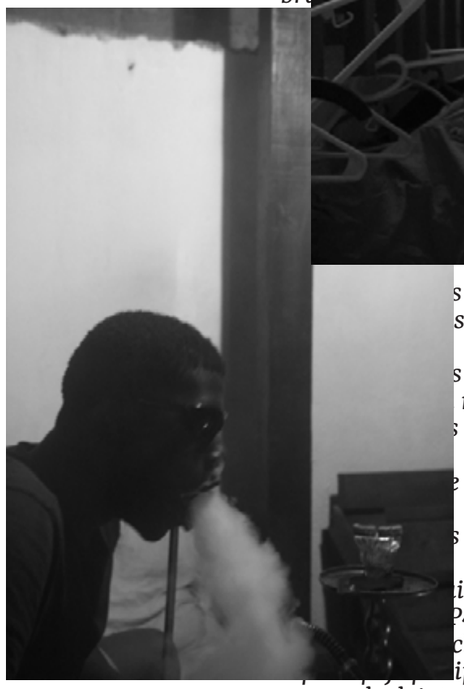
Nicolas Verguin



je n'donnerai pas de titre
j'en ai marre de coller
des étiquettes
les mots sont mous,
malléables comme les
cerveaux
il suffit de trouver les
bons
aujourd'hui je ne veux
rien mal.. maaaal..axer
? modeler modeler
je veux juste être ici, ici,
être ici, ici.. (rire)

Être à Pamandzi pour
moi,
à Mayotte, c'est déjà un
acte artistique, je me
bats actuellement,
c'est assez fou et assez
malade
et je suis assez fou et
assez malade pour faire
ce choix.. le choix de
partir, rentrer..
la pharmacie c'est
triste.. alors que là..
j'ai
de
j'ai
de
j'ai
sa
fa
M
ph
pe
pe
br

n'suis plus à l'ecole
j'ai quitté l'école, j'ai
fais ce choix
RADJ, Radjey, Radjay,
Radjaye.. peu importe
j'm'appelle Radjay, j'ai
24 ans
je suis dans le quartier
de la vigie, pas loin de
l'abbatoir, à Pamandzi
j'ai envie de mettre
mon travail au service
d'autres artistes
et en même temps
j'ai pas envie qu'ils se
servent de mon travail
j'ai dis des choses qui
existent dans le cœur
des gens
dans la noirceur qu'ils
remplissent à mon
égard
la noirceur..c'est quoi la
noirceur ? le soir.. une
couleur?
Une peau? Une ombre?
Non pas une peau!!!



s la fête
s'passe

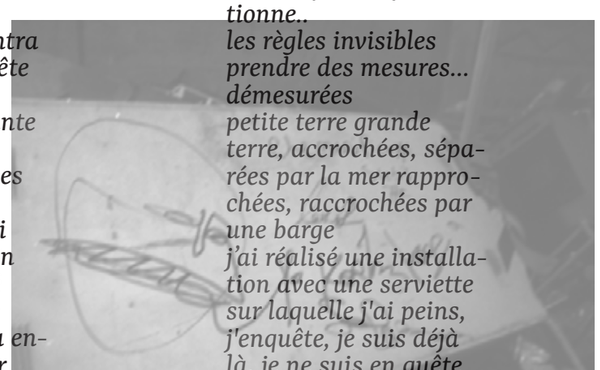
s la
mantra
s la fête

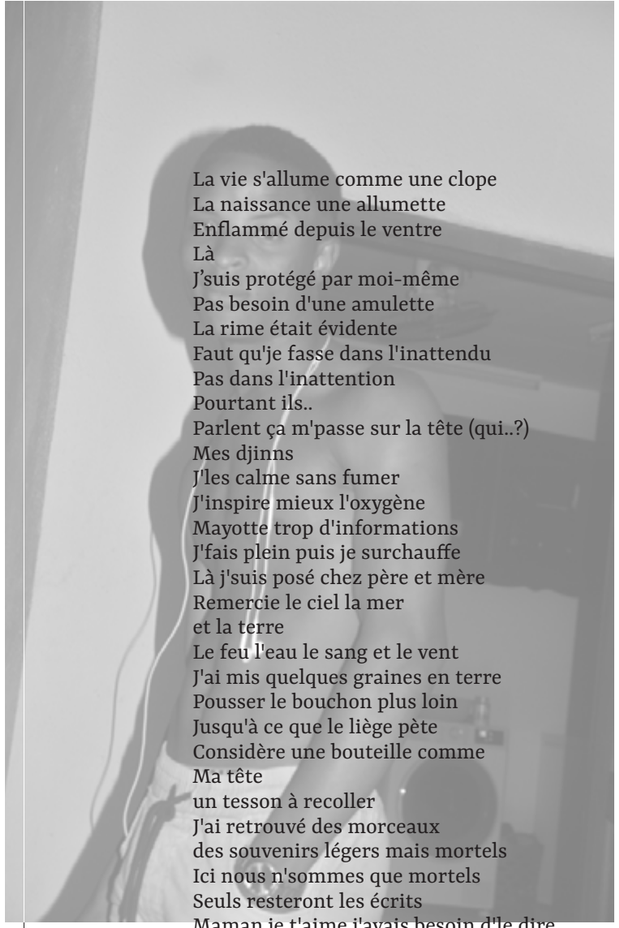
e chante

s rimes

is toi
P4tain
claté
ifère
comme le doigt qui a en-
vie de peindre, tracer
faire des croquis? non je

ou peut être que j'ai
envie de grandir
comprendre le monde
dans lequel on fonc-
tionne..
les règles invisibles
prendre des mesures...
démesurées
petite terre grande
terre, accrochées, sépa-
rées par la mer rappro-
chées, raccrochées par
une barge
j'ai réalisé une installa-
tion avec une serviette
sur laquelle j'ai peins,
j'enquête, je suis déjà
là, je ne suis en quête
car je suis déjà là, je





La vie s'allume comme une clope
La naissance une allumette
Enflammé depuis le ventre
Là
J'suis protégé par moi-même
Pas besoin d'une amulette
La rime était évidente
Faut qu'je fasse dans l'inattendu
Pas dans l'inattention
Pourtant ils..
Parlent ça m'passe sur la tête (qui..?)
Mes djinns
J'les calme sans fumer
J'inspire mieux l'oxygène
Mayotte trop d'informations
J'fais plein puis je surchauffe
Là j'suis posé chez père et mère
Remercie le ciel la mer
et la terre
Le feu l'eau le sang et le vent
J'ai mis quelques graines en terre
Pousser le bouchon plus loin
Jusqu'à ce que le liège pète
Considère une bouteille comme
Ma tête
un tesson à recoller
J'ai retrouvé des morceaux
des souvenirs légers mais mortels
Ici nous n'sommes que mortels
Seuls resteront les écrits
Maman je t'aime j'avais besoin d'le dire
Papa je t'aime même si jsais pas l'dire
(Rire) (on dirait les rappeurs qui disent
Ouai ouai ouai merci maman t'es la best)
Mayotte je l'aime et je vais revenir
Même si les rêves deviennent
cauchemars
Je garde un paquet d'espoir
condensé dans Un sachet
des fois j'y respire un peu
Replonger dans ma mémoire
Vivant mais j'fais mes mémoires
Travail de longue haleine pour
qu'on puisse Rembarquer BARGER
Danser avec Salomon Chamouene
J'ai réuni deux d'mes frères le ciel le soleil
Nous guettent on a grandi face aux 7 cieux
Des pensées qui nous divisent un océan
nous comprend nos corps là bas se comprennent nos chants nos danses nos prières
j'sais qu'nos anciens faisaient pareil
même si j'me suis pas baigné j'ai capté + que 7 choses
J'ai fait le choix de rentrer je reviendrai quoi qu'il advienne même si mes démons
surviennent des anges là bas me protégent
La vie s'allume comme une clope
La naissance une allumette
Enflammé depuis le ventre
Là
J'suis protégé par mes rêves/moi-même

Radjay Souprayenmestry

MON ROYAUME, MON CHEMIN, MOI
Avoir découvert « l'antenne », nous avons commencé à descendre dans le cœur du quartier à la découverte de mon lieu de résidence, mon petit royaume. En effet la tradition Mahoraise veut que les parents construisent une maison pour la jeune femme avant son mariage. Toujours selon la tradition, c'est l'homme qui emménage chez la femme et à charge à l'homme d'équiper (meuble, électroménager...) toute la maison. Cette tradition se perd puisque de nos jours de plus en plus d'hommes construisent leur maison et y amène leurs épouses.
À une dizaine de mètres de ma maison se trouve la maison de mes parents, là où j'ai grandi depuis mes 2 ans. À l'image du quartier, nous avons grandi dans une situation très modeste pour ne pas dire précaire. Si aujourd'hui il y a l'eau et l'électricité, ça n'a pas toujours été le cas. Comme quasiment tous les habitants du quartier, nous avons du, jadis, aller puiser l'eau dans les « fontaines » situées un peu plus bas de la maison de mes parents. Mon quartier, là où tous les enfants jouaient. Bien sûr, le béton a pris la place des maisons de fortune.

La fontaine est un point d'eau installé par les pouvoirs publics pour permettre aux habitants du quartier d'avoir accès à l'eau. C'est une installation toute récente qui n'a même pas 3 ans d'âge. Avant ça c'était l'entraide qui prévalait ; les habitants qui n'avaient pas l'eau se servaient chez les voisins qui possédaient l'eau gratuitement ou moyennant le paiement. Des habitants et très souvent des enfants parcouraient de longues distances pour se réapprovisionner en eau.

My Projects ~o~o~ ~~Fish~~ Finish

Children in Cameroon

Children in Cameroon have feature but they do not know how to go about it because the is violence every were. You will find them selling food on the street at the age of 10age some are even 13years old some do not have that opportunity to go to school some will go to school and even have their master but you will find him driving a taxi why course they are no jobs and the jobs that are the people with high status children are the just because they have the money and others do not have what they have.

Some youth in cameroon join bad gang some girls become prostitus some homeless some smoke their life out ~~som~~ some join computer theif some even become theifs some start thinking alot some start ~~Cry~~ Crining their life out they can't even pay their school fees and they just hate lifes when ever they think how their mather or father suffer to train them at school and at the end they have nothing so go mad they even go far as killing them self rob people just to leave.

violence

Children want to get money fast So they do witch craft and sell their mum for money of their family and regreat later Children do not have the opportunity to go abroad or out of the country. later they can go to their village and become hunters, farmer, fisher men etc. but that was not what the learn how to do at school In cameroon you can learn or study medicine for 7years and the country give you what to do like a their the country is so not a place to school.

In cameroon they are 2 side the french part of cameroon and the English side now the problem the In that. the country is one but If you In the English side and you go to School the you will know to speak english but when you go to the french side for university the speak french now are force to write in french to understand it bad for them and that one of the things that course a strike the and it came as a result of people of the Gouverment now paing teacher's well with other Goverment works.

wich craf w

Solomon Ngome

J'ai aimé l'exercice qu'on a fait à la plage, Pauline, Joyce, Elhad, Nico, Msouak, Agathe et moi. Ça m'a donné envie d'avancer et de réfléchir à mes projets et ma manière de danser. En tout cas, ça m'a donné envie de faire des choses. On s'est corrigé, on a discuté pour se mettre d'accord. J'aime bien le travail collectif.
J'ai mis un peu de moi dans cet exercice. On dansait au Faré, dans le sable et quand j'étais petit je jouais tout le temps par terre dans la poussière. C'est pour ça que j'aime danser dans la poussière, ça me rappelle mon enfance. Parce que la vie, c'est éphémère.
Un jour, je deviendrai poussière.
Je suis heureux, je découvre beaucoup de choses en faisant cette expérience.
Ça me fait du bien. J'aimerais qu'on se retrouve un jour inchallah.

Un jour, je deviendrai poussière.

Tekar Miradji

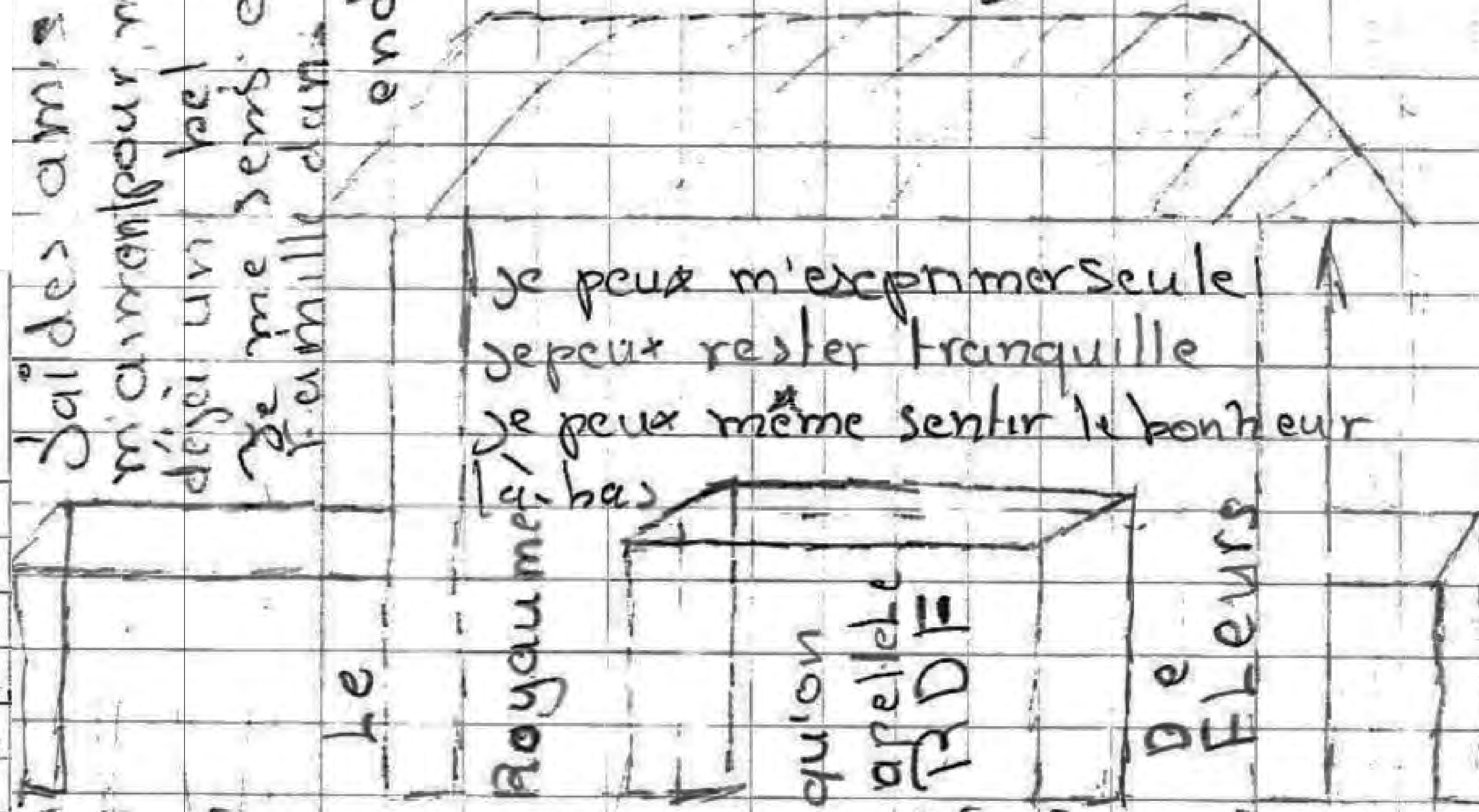
le passé

le noir m'envahit, seul quelque chose me fait mal. je vis de la manière le plus détestable au monde, j'ai besoin de m'enfuir m'enfuir, loin, me liberer de cette pri
y'a quelqu'un, aidez moi s'il vous plai
je besoin d'idées, je suis entrain d'étouffer dans cette maison !
venez m'aider s'il vous plait, ne m laissez pas ici, libre comme l'air je ne veux plus souffrir. comment on peut vivre dans une maison o je me sens étouffer. là où je ne sai pas ou va mon avenir, seul dans le noir.

J'ai des amis qui m'aiment pour moi, c'est déjà un bel avenir
je me sens en famille dans cet endroit

amandzi

Plage

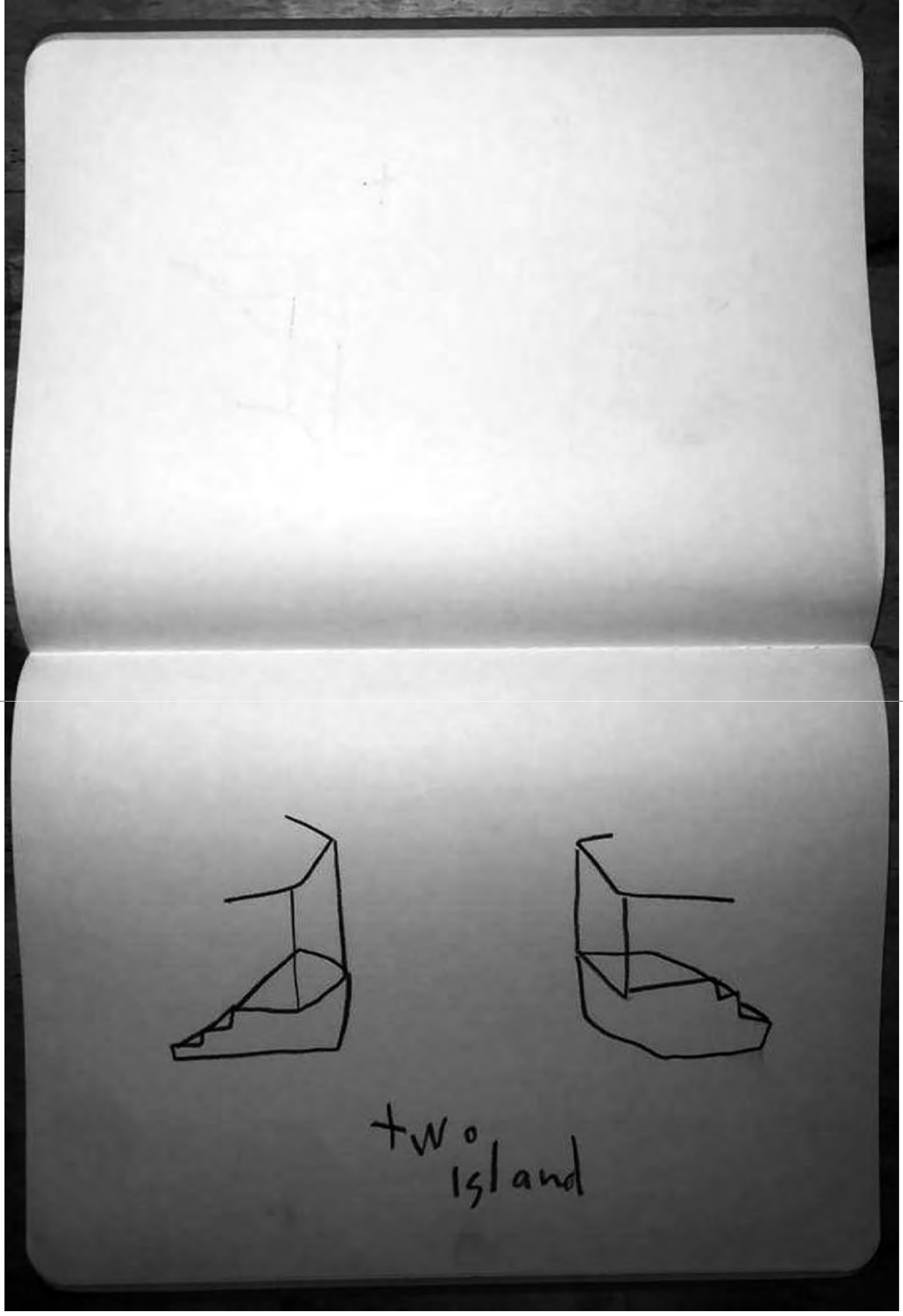


cet endroit est comme un lieu de paix je me sents très heureuse dans cet endroit quand la tristesse me rattrappe cet endroit me change d'avis car maintenant j'ai un travail je suis tranquille je pense a mon avenir.

Tina Miradiji

le moteur démarre.
le soleil apparaît et disparaît.
métal et grincement.

Victoria Jospin



Yohann Queland St Pern

ARCHIVES

LABORANTINS

Agathe Vilain
Alice Chapotat
Batoule Amdjadi
Hamza Lenoir
Eddie Bouchraty Hassane Ali- Bouchra
Cassandre Albert
Chamouene Djanffar Chamouane
Mohamed Chaanbani
David Chazouli
Ibrahim Artadjidine - Didier
Djodjo Kazadi
Alhad Mariama - Elhad
Elise Jacques
François Duconseille
Garance Rolland
Jean-Christophe Lanquetin
Inssa Hassna - Jesu
Joyce Hadassa
Karim Abdallah
Judicælla Yvonne Ramilison
Alifeyini Mohamed - Lilcé
Lucie Mao
Lucien Duconseille--Hofferer
Magalie Grondin
Sawiat Marie
Myriam Omar Awadi
Nicolas Verguin
Pauline Jacquet
Radjay Souprayenmestry
Rayanti Saïd Baco
Solomon Ngome
Tina Miradji
Tekar Miradji
Victoria Jospin
Yohann Queland St Pern

ENSEIGNANTS - ARTISTES
ENSEIGNANTES - ARTISTES

KARYADANCE

Djodjo Kazadi
Marie Sawiat

DAC Mayotte
Ministère de la Culture
Préfet de Mayotte
Communauté des Communes de Petite Terre
DRAJES - Délégation régionale académique à la jeunesse, à l'engagement et aux sports
Département de Mayotte
Haute École des Arts du Rhin (HEAR), Strasbourg
École Supérieure d'Art (ESA), Le Port, La Réunion

FINANCEURS
FINANCEUSES

François Duconseille (HEAR)
Jean-Christophe Lanquetin (HEAR)
Myriam Omar Awadi (ESA La Réunion - La BOX)
Yohann Queland St Pern (La BOX)

REMERCIEMENTS

Oté Grill,
l'École associative APEEM
Bénédicte Alliot
David Cascaro
Christine Ritzenthaler
Leyla Claire Rabih
Morgane Paoli

ENTRETIENS

ENTRETIENS

> POINT DE DÉPART : QUI PARLE ?
> ICI & MAINTENANT, LE ROYAUME DES FLEURS ?
> HABITER UN/DES LIEUX ?
> PENSER EN ACTES ? LES PROJETS

Agathe Vilain

Je m'appelle Agathe…, je suis née à Paris. Je suis la fille de Boris…, du nord de la France et Sophie…, qui est parisienne. Je suis issue d'une grande famille matriarcale où les valeurs traditionnelles sont très présentes. Mon arrière grand-mère gérait toute la famille. Mes grands-parents se sont rencontrés pendant la guerre. Mon grand-père travaillait à la Croix Rouge, il ramassait les corps au bord de la route.
J'ai quitté Paris pour étudier à Strasbourg. Paris reste pour moi mon lieu de vie parce-que c'est dans le quartier du 11ème arrondissement que j'ai grandi.

Venir à Mayotte est une continuité de mon apprentissage à la HEAR. Je souhaitais découvrir par moi-même ce territoire particulier qui est la France sans être la France, bercé par la culture africaine. Je ressens les injustices des Mahorais par rapport à la métropole.
Petite terre est un territoire très familial malgré les quartiers et les populations différents. Finalement ce sont les histoires des gens qui m'intéressent plus que le territoire. J'aimerais revenir pour continuer ce projet, trois semaines ne suffisent pas.

L'engagement et la force des gens pour le Royaume qu'ils soient en service civique, employés ou bénévoles me frappent. Ici tout le monde marche dans le même sens. Je retrouve le même processus de recherche qu'à la HEAR : le geste qui raconte, l'objet qui raconte, la lumière qui raconte, le public qui raconte. Et puis je retrouve la vibration de la danse.
Mon regard s'est posé en particulier sur la Vigie à travers celui d'Elhad. Je partage les rires, les signes, les gestes pour communiquer avec les enfants du quartier. J'y ai rencontré la famille d'Elhad et puis un groupe de musiciennes, les mamas qui font leur petit business, les jeunes qui alertent les sans-papiers de l'arrivée des autorités. Ici la position des corps me frappe, à la fois contrainte et libérée. Ici le quartier n'a pas de noms de rue. J'ai pensé animer des ateliers participatifs pour imaginer des noms, dessins, logos pour nommer les rues à partir des panneaux de signalisations français. Avec Elhad, on a fabriqué une carte pour réaliser que tous les chemins mènent à la Vigie.

Je vais réaliser le teaser d'Elhad qui va annoncer son projet annuel. Si je devais nommer ce projet, ça serait complicité et confiance parce-que c'est ce que je vis ici avec les danseurs et tous les autres.

Alice Chapotat

Je m'appelle Alice Chapotat, née dans le XI^e à Paris où j'ai grandi. Je vis à Strasbourg. Mon père s'appelle Frédéric Chapotat, né à Cormeilles-en-Parisis, ma mère s'appelle Sophie Lemaistre, née à Paris. Ma grand-mère s'appelle Thérèse Chambin, née en Bourgogne, sa maison détruite par les bombes pendant la guerre, elle va à Paris où elle rencontre mon grand-père, René Lemaistre, né en Roumanie sur les routes en 1939 au moment de l'invasion allemande, alors que sa mère, aristocrate tchécoslovaque mariée à un diplomate français en Tchécoslovaquie était en fuite. Ils ont vécu à Paris dans le XIXème arrondissement, comme toute ma famille. C'est mon quartier. Du côté de mon père, sa mère s'appelle Danielle Dellizuani, née en France de père italien fuyant l'Italie en traversant à pied les Alpes et son père s'appelle Pierre Chapotat. On pense qu'il est venu d'Espagne. J'avais très envie de voir cette île, département français dont j'entendais parler à la télé sans avoir conscience de ce qu'il s'y passait. Vivant en ville, je voulais découvrir à quoi ressemblait l'espace urbain ici.

Je ne m'attendais pas à devoir faire autant de danse, une écriture dans laquelle je ne me sens pas à l'aise, du coup j'essaie d'être un peu à côté, avec des personnes qui ne dansent pas, Batoule, Bendji. Nous faisons des séances d'écriture, je discute beaucoup avec les autres.

Mon lieu est une rue extrêmement théâtrale de Labattoir. Il s'y passe toujours des choses fascinantes, notamment dans une maison en construction à côté d'un terrain vague. Les ouvriers sont accrochés aux grilles du dernier étage, leurs mouvements sont très chorégraphiques. Le terrain vague aussi est intéressant, son occupation change selon les heures, des enfants, des jeunes, des femmes qui vendent des beignets, un club de domino réservé aux hommes et entouré de grillages – les hommes et les femmes sont séparés. Sur le côté, il y a une salle où des femmes musiciennes d'un certain âge, Anjouanaises, répètent. Je les vois tous les soirs. Déjà à Anjouan dans les années 80 elles jouaient le twarab, mélange de musiques africaines et arabes. Séparées, elles se sont retrouvées à Mayotte et on recréé le groupe.

Mon projet, une relation entre le terrain vague [les enfants] et le groupe des musiciennes d'Anjouan, deux générations en parallèle.

Batoule Amdjadi

Je vis à Mayotte et je suis de Majicavo. Je suis fille de Rehema Youssouf Mohamed Rachid et de Amdjadi Said Ali. Je ne connais pas les noms de mes grands-parents paternels. Ma grand-mère maternelle s'appelle Mougoina Halidi et vit à Anjouan, à Mutsamudu. Elle a voyagé à Madagascar, à Mohéli, à la Grande Comore. Mon grand-père était douanier à Mayotte. Il a prêté serment à Mamoudzou. Il s'appelait

Youssouf Mohamed Rachid. Mes parents ont fait leurs études à Madagascar, puis ils sont venus à Mayotte en Kwassa. Au début pour moi, Mayotte était un lieu de passage. Je ne voyais pas Mayotte comme chez moi. Ici on te fait sentir que tu n'es pas chez toi. Ma culture est autre mais je ne la connais pas. Aujourd'hui Mayotte est mon lieu de vie. J'y ai tout construit.

Le Royaume des fleurs est un lieu où je peux être moi. C'est d'abord mon lieu de travail, mais c'est aussi un lieu de création où je peux expérimenter et oser sortir de ma tête pour concrétiser mes idées. Ce lieu m'aide à grandir par l'échange.

J'ai choisi le bord de mer dans le vieux Pamandzi où il y a un arbre au milieu des maisons qui attire les gens du coin. C'est un espace sacré pour moi, qui m'apaise. C'est aussi l'arbre des pêcheurs qui y accrochent leurs vêtements et où ils stockent leur matériel.

Un titre pour mon projet : la solitude de nos racines. J'ai beaucoup échangé avec les étudiants strasbourgeois, qui m'ont aidé à faire un croquis de mon projet. Je voudrais créer dans cet endroit une expérience sensorielle.

Hamza Lenoir

Je me nomme Attoumani Hamza Ben Djadidi, ma grand-mère s'appelle Fatima Said, mon grand-père s'appelle Ahamed Massondi, tous originaires d'Anjouan. Je me présente sous le nom de Ben Djadid, nom que ma grand-mère a décidé de me donner et Hamza de deuxième prénom choisi par ma mère.
Je suis Comorien et fier de l'être, mais Mayotte est ma terre de vie. Je me sens Mahorais, cela fait 26 ans que je vis à Mayotte où ma conscience s'est éveillée, et non aux Comores où je n'ai pas vécu.

Dans la vie, j'ai plusieurs casquettes ; je suis enseignant, c'est mon travail quotidien, par ailleurs je suis ce que l'on appelle un 'jeune écrivain' et formateur en fonction des demandes. Pour ce qui concerne l'art, j'ai été formé par l'auteur Jean-Luc Raharimanana, originaire de Madagascar, venu à l'université de Mayotte pour un atelier d'écriture. J'y suis allé au début pour m'amuser, j'écrivais des bouts de textes que je ne prenais pas au sérieux, puis je me suis pris au jeu des exercices et me suis rendu compte que cette nouvelle forme d'écriture structurée m'a appris à aimer l'écriture.

Ma rencontre avec le Royaume des fleurs a été un enchantement. J'ai commencé à y venir avec une amie dans l'idée d'enrichir notre savoir-faire en écriture. Ma participation au spectacle 'Murmures des décasés' m'a définitivement accroché au Royaume.

Concernant la présence des étudiants, je suis impressionné par leur manière de voir les choses et par les techniques qu'ils utilisent. Nous avons des choses en commun qui se complètent et régulent nos écarts. C'est comme une école qui n'est pas une école car on s'apprend sans limite, sans se conditionner, nos méthodologies sont complémentaires, il n'y a pas de 'prof', nous sommes les profs, les idées sont échangées sans qu'elles soient appropriées, elles servent à construire des projets communs.

Pour le projet, je travaille avec Cassandre et Jesu, sur le geste et le texte. L'idée est de coller le texte au corps de Jesu cela se passera dans le cimetière de Pamandzi où l'absence de lumière nous a impressionné, après un temps d'adaptation l'on voit uniquement des rectangles et des croix blanches ainsi que les fleurs blanches des frangipaniers qui couvrent les tombes et le sol, elles brillent et rendent ce lieu paradoxalement vivant.

Eddie Bouchraty Hassane Ali - Bouchra

Je suis Hedi Boucherati Hassan Ali. Mon père s'appelle Hedi Ben Assad Ali. Ma mère s'appelle Roukiya Djaffar Mzé. Mon grand-père s'appelle Djaffar Mzé et Ali. Je viens de Grande Comore, Ngazidja, mon père et ma mère viennent aussi de Ngazidja. Ils sont tous vivants même mes grand-parents, enfin sauf le père de mon père, il est mort récemment. Ma mère habite toujours à Moroni, j'habitais avec elle jusqu'à mon arrivée ici.
J'étais malade, c'est comme ça que je suis arrivée à Mayotte, ma mère ne faisait pas confiance aux medecins là-bas, ma tante a proposé de m'accueillir afin que je sois soignée ici. Au départ je ne voulais pas rester mais je me suis dit que les gens là-bas allaient parler, puisqu'en général quand on vient à Mayotte, on vient pour faire sa vie, je ne pouvais pas rentrer sans avoir fait la mienne, et rien apporter aux Comores.
Du coup je suis restée, j'ai déposé les papiers (demande de titre de séjour) pour mon fils et moi, je suis restée pour avoir une vie meilleure qu'aux Comores, parce que je suis une mère jeune et je pourrais me débrouiller plus facilement ici que là-bas. Je pourrais dire que là-bas c'est facile puisque je suis entourée de ma famille qui me chouchoute beaucoup mais ici je pourrais gagner ma vie.
Au départ je me suis toujours dit que je ne viendrai jamais ici, parce qu'on parlait trop de délinquance et tout. Je vis ici mais j'ai toujours peur, je me méfie d'ici, aujourd'hui tu as des papiers, demain on te retire ce que tu as obtenu, le lendemain on te les donne à nouveau et puis tu te fais agresser pour 10 centimes, je vis ici mais j'ai pas envie que mon fils grandisse là.

J'essaie de gagner ma vie, de réussir mes projets. Je travaille au Royaume des Fleurs. Quand j'étais à jour, j'avais un contrat avec la compagnie Kazyadance. Pour moi, c'est un endroit magique, lorsque tu y entres, tu oublies tous les soucis, tu oublies tout ce qui s'est passé, je ne sais pas pour les autres mais c'est l'effet que ça me fait, j'oublis, c'est un endroit magique. Et quand je rentre chez moi, je me rappelle que j'avais un truc... une perte, plus de lien familial et quand je suis arrivé au Royaume, c'était comme si je vivais chez moi, ça me rappelle les Comores, avec ma famille (chuchoté)

J'ai choisi de raconter un lieu, partager son histoire avec les autres, les autres qui ne vivent pas ici, qui n'en connaissent pas l'histoire. Je les ai amenés là-bas pour leur faire découvrir ce que moi je sais. C'est une maison dans laquelle les gens qui y vivent ne sont vraiment pas en sécurité, et qui sont considérés comme des rats, certains ont des papiers, certains n'en n'ont pas.

J'ai une idée, j'ai choisi la liberté, je n'ai pas encore trouvé le lieu. D'habitude quand je danse, je suis toujours en colère, je me défoule, alors je veux raconter une histoire en dansant du début jusqu'à la fin au lieu de raconter ce que j'ai là en moi tout de suite.

Cassandre Albert

Je m'appelle Cassandre Albert, fille de Doris Albert et Alain Albert. Mes grands-parents maternels s'appellent Marie-Thérèse et Gilbert Racine et sont originaires d'Amiens. Mes grands-parents paternels s'appellent Claudine et Maurice Albert et sont originaires de la Touraine. Oui, je peux dire que je suis heureuse d'être française. Je suis très attachée à ma ville natale, Tours. Après mes études à Strasbourg, j'irai peut-être m'installer à Chamonix ou ailleurs... Pourquoi pas Mayotte!

Je suis ici grâce à deux hommes, Jean-Christophe et François. Comme j'adore découvrir le monde, j'ai sauté sur cette belle opportunité. Mayotte pour moi, c'est aller vers l'autre. Mayotte c'est une terre d'accueil pour moi. C'est aussi une terre de contrastes.

Il y a plusieurs lieux.
Tout m'appelle ! Chaque jour, je découvre de nouveaux lieux. J'ai aimé la visite du cimetière militaire que j'ai parcouru de nuit. J'ai découvert que le cimetière était envahi de fleurs de Tiaré. Le lieu que j'ai choisi finalement, c'est une ruelle où il y a des maisons colorées, du linge qui sèche, le son du quartier et les couleurs.

Je n'ai pas encore de titre à mon projet, peut-être un mot, la lumière. Je voudrais capter l'atmosphère de ce lieu. Mon espace d'expression sera l'écriture, le son, la diction dans cette ruelle.

Chamouene Djanffar Chamouane

Je m'appelle Djanffar Chamouane Chamouene, j'ai 22 ans, je suis étudiant et bénévole au Royaume des Fleurs. J'habite en Grande Terre. Je suis né à Anjouan. Ma mère s'appelle Nissoiti Bourhane, est née à Anjouan, mon père, Djanffar Chamouane, est né à Madagascar. Ma mère est ici à Mayotte et mon père à la Réunion. Mes grands-parents sont des Comores, malheureusement ils ne sont plus là. Du côté de ma mère, mon grand-père s'appelle Chamouane, j'ai oublié le prénom de ma grand-mère, j'étais trop petit quand je l'ai connue. Du côté de mon père, je ne me rappelle plus. Je me sens à la fois Mahorais et Comorien, car je suis né aux Comores et je me sens bien à Mayotte grâce au Royaume des Fleurs qui m'a permis d'acquérir beaucoup de choses notamment dans la danse, d'exploiter mon potentiel. J'aimerais être danseur professionnel.

Actuellement on travaille avec des étudiants de Strasbourg qui nous apprennent la scénographie, je ne savais pas que cela existait, c'est la première fois que j'en entends parler, je trouve cela très intéressant par rapport à la danse qui est un monde très vaste.

Je travaille avec un collègue danseur dans un endroit qui me fait penser à beaucoup de choses de mon passé. Il s'agit du port de pêcheurs au Firacho.

Mohamed Chaanbani

Je m'appelle Chaanbani, je suis Comorien et Mahorais. Ma mère est Mahoraise et mon père grand Comorien. Je me sens de ces deux lieux à la fois. Je suis ici en situation régulière. Je suis né aux Comores et après mes études je suis arrivé à Mayotte fin 2011. Pour moi Mayotte est une terre de vie car ici vit ma famille.

Je travaille au Royaume comme médiateur culturel depuis un an. À Dzaoudzi et à la Vigie, mon rôle est de sensibiliser, de présenter l'association : les danses traditionnelles, celles d'ailleurs, la danse contemporaine.
Le lieu que j'ai choisi s'appelle Polé. Il n'est pas valorisé et pourtant il parle du patrimoine de Mayotte.

J'ai choisi comme titre pour mon projet « Habillage ». Il s'agit d'une proposition sur la couture car je suis couturier et plus particulièrement sur les

différentes façons de porter le vêtement traditionnel mahorais, le Nambawame et son évolution. Je voudrais mettre ce vêtement en relation avec la maison traditionnelle mahoraise faite en terre et bambou, aujourd'hui en tôle, le Banga.

David Chazouli

Je m'appelle David Chazouli, je viens de Mayotte et j'habite à Kawéni. Je suis né à Bandradoua, mon père s'appelle Halibi Chazouli, il est né en Petite Terre et habite à Bandradoua là où je suis né, ma mère s'appelle Said Ahmed Saadia née à Moroni et habitant à Kaweni. Mes grand-parents du côté de mon père sont Mahorais, peut-être mélangés avec des Malgaches. Du côté de ma mère, ils sont Comoriens. Je me sens à la fois Mahorais et Comorien.

Je n'ai pas la chance de participer aux projets pendant la semaine car j'étudie, je rejoins le projets seulement le week-end.

Avant de connaître le Royaume des fleurs, j'ai rencontré Djodjo en 2015 quand j'étais petit dans un atelier appelé « Street Laser Show » puis j'ai commencé à venir au Royaume des Fleurs en 2018 pour l'atelier appelé Shido. C'est Lilse, mon « grand frère', qui m'a initié au Royaume et je suis avec eux jusqu'à maintenant. Je danse tous les styles.La richesse du Royaume est que l'on fait un peu de tout.

Ibrahim Artadjidine - Didier

Je m'appelle Ibrahim Artadjidine, je vis à Mayotte et suis Comorien, originaire d'Anjouan, mon père s'appelle Artadjidine, il vit à Anjouan, ma mère s'appelle Yasmina Anssoya, elle vit à Mayotte avec moi. Pour mes grand-parents, je ne connais que le nom du père de ma mère Anssoya, car j'ai quitté les Comores à l'enfance, seule la mère de ma mère est venue ici. Je me considère plus Mahorais que Comorien car j'ai grandi ici, j'y ai fait mes études, m'y suis marié, j'ai eu 2 enfants. C'est à Mayotte que je vis.

À la fin de ma scolarité, en 2014, je me suis mis dans une petite association de danseurs jusqu'en 2017 quand Kazyadanse m'a pris sous son aile pour être technicien. Le projet Play>Urban est un grand moment pour moi car avec la présence des étudiants, je me suis mis à danser, ce que je ne faisais pas avant. Je suis très heureux de partager notre savoir avec eux et de leur faire découvrir notre pays. Comme mon collègue Elhad j'ai emmené les étudiants à la Vigie mais en me concentrant sur les trajectoires de circulation de ce quartier difficile à pénétrer.

Je ne présenterai pas de projet, mais je vais assister les étudiants dans leurs réalisations, notamment en termes de construction.

Djodjo Kazadi

Je m'appelle Djodjo Kazadi Mutombo Kalala.
Je suis né au Katanga, de père Mudipanu Kabamba né au Kasaï et de Mulanga Kazadi, née au Katanga, fille de Kazadi Mwadiamvita et de Namba Wakwambabu, du Kasaï.

Je suis né au KONGO dans la dite propriété privée de roi belge Léopold 2, devenu Congo belge ensuite République du Congo, République du Zaïre, actuellement République démocratique du Congo.
Danseur chorégraphe, j'ai commencé mon parcours artistique dans les rues de Kinshasa avec une école de théâtre à ciel ouvert, Les Béjarts. J'ai rencontré la scène artistique internationale avec le chorégraphe Faustin Linyekula. Je crée ma cie, Kazyadance en 2007.

Mayotte est une évidence, une connivence pour le danseur, l'artiste et le citoyen que je suis. Le territoire regorge d'accents linguistiques, historiques et politiques qui me sont familiers. Mayotte, terre de vie où se trouvent les fruits de mes entrailles. Le Royaume de Fleurs est une fabrique artistique, une œuvre de vie partagée, où l'on se rencontre pour mieux se raconter, que je dirige depuis 2015.

Alhad Mariama-Elhad

Je m'appelle Alhad Mariama, je suis né aux Comores. J'ai gardé le nom de ma mère, qui est Comorienne et Malgache, par contrainte administrative et aussi parce-que j'ai grandi avec elle. Mon père, Alhad Ahmada qui est Comorien et Africain est mort quand j'avais 12 ans et c'est à ce moment là que j'ai changé de nom. A Madagascar, j'ai des liens familiaux mais je n'y vais pas. Je préfère aller aux Comores car j'y ai plus de famille. J'ai aussi des liens avec ma famille du Sénégal et d'Afrique du Sud mais ils sont moins forts. Ça fait plus de 12 ans que je suis à Mayotte et ici je me sens chez moi. J'ai découvert la différence, une nouvelle manière de vivre et d'être. Mais je me sens Comorien parce que les Comores, c'est toute mon enfance.

Le Royaume des Fleurs a changé ma vie. J'ai rencontré Djodjo qui m'a appris mon métier de danseur. Je lui en suis très reconnaissant. Ici nous sommes dans une fabrique artistique. Les portes sont ouvertes pour échanger, pas seulement travailler. J'aime les rencontres qui m'ouvrent l'esprit.

Cette résidence m'apporte beaucoup professionnellement et personnellement. Avec les étudiants et les artistes, j'ai appris à partager ma différence. J'ai rencontré Agathe qui me donne beaucoup d'énergie, d'ouverture et de soutien. Chacun d'eux m'a donné quelque chose que je vais continuer à développer pour m'améliorer.

Le lieu ? La Légion Étrangère, où ma mère a rencontré mon beau-père, qui est une belle personne. Mais c'est la Vigie, un lieu très important pour moi, où je travaille, que j'ai choisie pour mon projet.

Le titre que j'ai choisi est ' Ce n'est pas parce-que je suis silencieux que je ne parle pas '. Je vais réaliser un teaser pour annoncer mon projet avant de continuer à développer dans les mois à venir.

Élise Jacques

Je m'appelle Élise Jacques, j'habite maintenant à Strasbourg, mais j'ai grandi en banlieue sud de Paris, à Sceaux. Ma mère s'appelle Ariane Herrenschmidt, elle vient de région parisienne et mon père s'appelle Eric Jacques, sa famille vit en Champagne Ardenne. Ils habitent en toujours en banieu. Mon grand-père maternel vient d'une vieille famille bourgeoise strasbourgeoise et s'appelle Jean-Claude Herrenschmidt, et ma grand-mère, Noëlle Michel, est une parisienne convaincue. J'ai aussi une ancêtre Irlandaise quelque part. Mes autres grands-parents viennent d'un milieu paysan et champenois. Moi je ne me sens pas parisienne, plutôt banlieusarde même si ce terme est plutôt vague. Je crois que je préfère me dire Strasbourgeoise, c'est mon premier « chez moi ». Je suis territoriale à petite échelle. J'appartiens à un quartier.

Je suis partie du volcan, pas pour en parler, plutôt pour trouver un rapprochement avec Mayotte. C'est un espace souterrain, caché. Pour définir mon projet, un mot : le sous-jacent. Ce qu'il y a sous la surface. Pour l'instant je n'ai accès qu'à cette surface, ce qui ne me met pas forcément à l'aise. Je m'intéresse aux trous sous les trottoirs : mine de rien on passe notre temps à marcher au-dessus du vide sans savoir ce qu'il y a dessous. Pour faire un parallèle avec les scientifiques, eux non plus ne savent pas tout ce qu'il se passe sous l'océan, sous le volcan. Ils ne peuvent voir que des indices, les roches qui se fracturent ou les tremblements de terre.

Mon idée est de faire une pièce sonore en travaillant avec les jeunes de la Vigie. Ils sont presque tous clandestins et n'ont donc pas la possibilité de sortir librement le jour. J'ai envie de faire entendre leur voix dans des endroits où ils ne peuvent pas se rendre. Mais, j'ai du mal à leur demander de participer à mon projet. Le travail doit-être collaboratif, qu'il ne vienne pas juste de moi. J'aimerais aussi travailler avec les infrasons pour les faire sentir avec le corps. L'idée serait de matérialiser le son, de créer de la matière sonore.

François Duconseille

Je m'appelle François Duconseille, ma famille est originaire du nord de la France entre la Flandre et la Picardie où mes parents, Odette Delanchy et Roger Duconseille, se sont rencontrés à la fin de la seconde guerre mondiale dans la petite ville de Blangy-sur-Bresle. Mes grands-parents maternels ont vécu à Laons où ma mère est née avant de s'installer dans les faubourgs de Beauvais où mon grand-père était cheminot. Je n'ai pas connu le père de mon père, je sais qu'il dirigeait la centrale de production électrique de Blangy-sur-Bresle et que pendant la guerre il était sous-marinier, j'ai par contre bien connu et aimé ma grand-mère, elle s'appelait Zulmée, on l'appelait Zulmémé, c'était une femme du Nord ou de l'idée qu'on s'en fait, une présence marquante. Je suis né à Evreux avant de grandir et étudier à Rouen puis à Strasbourg pour intégrer l'atelier de scénographie de l'école du Théâtre National. La vie professionnelle s'engage, scénographe, artiste, enseignant à la HEAR, tout en même temps, Caen, Strasbourg, Paris, Strasbourg jusqu'à ce que cela bifurque, au début des années 2000 par la création avec Jean Christophe Lanquetin des Scénos Urbaines, puis 10 ans plus tard de Play>urban. Douala, Alexandrie, Kinshasa, Johannesburg, Dakar, Port-au-Prince... l'axe Est-Ouest qui a structuré ma vie, bascule en Nord-Sud. Décembre 2002 à Douala, je rencontre Djodjo Kazadi invité à la résidence des Scénos Urbaines. Décembre 2020 (le 2 se déplace vers la gauche, se cale entre les deux 0) on se retrouve à Mayotte, un projet s'engage dont la pertinence est confirmée par cette résidence Play>Urban de septembre 2021.

Garance Rolland

J'ai grandi en Bretagne. Mes parents vivent à Paris. Mon père s'appelle Christophe Rolland, il est breton et ma mère s'appelle Sanda Men Makoth. Mes grands-parents paternels Michel et Michelle Rolland alias Mamgoz et Tadkoz sont Breton et Alsacien. Mes grands-parents maternels s'appellent Louisette et Men Makoth, ils sont du Cambodge et de Paris. Je garde des liens avec ma famille cambodgienne parce qu'elle a migré à Paris, mais je ne connais pas le Cambodge. Moi, je me sens bretonne et cambodgienne car j'ai été bercé par pleins d'histoires de mes deux origines.

Je suis très heureuse de découvrir

une culture différente, d'aller à la rencontre des gens, de travailler à partir de leur histoire. Ces liens que nous créons sont aussi pour des projets futurs. Ici j'habite à Labattoir, dans une maison qu'on a appelé 'le loft'. On vit tous ensemble, métropolitains et mahorais. Au Royaume, quand je danse, c'est le regard du spectateur qui m'enrichit. Ça me permet de me mettre dans la peau du public. Ce qui est important pour une scénographe !

Je me suis dispersée dans tous ces lieux qui portent tant de richesses : le stade de foot, la mairie, la plage des Badamiers, la Vigie, la rue commerçante...

Le projet, je me laisse encore le temps. Ce sera peut-être plusieurs petites performances. J'ai vécu une expérience très forte avec Jesu. Une marche-performance avec une meute de 15 chiens dans les quartiers de Labattoir et de Pamandzi.

Jean Christophe Lanquetin

Artiste, scénographe, co-porteur de l'Atelier de Scénographie à la HEAR Strasbourg avec François Duconseille et dans ce cadre du programme de recherche Play>Urban, qui nous mène ce jour à Mayotte. Famille d'origine paysanne, entre Lanquetin et Perusse, répartie entre Jura et Massif Central. En un sens, plus vraiment de famille, sinon celle que je me créé. J'ai rencontré Djodjo Kazadi il y a une vingtaine d'années, lorsque nous avons travaillé avec le chorégraphe congolais Faustin Linyekula.
Les liens ont perduré, Djodjo a participé aux premières Scénos Urbaines à Douala en 2002. En 2019, il m'a proposé de venir pour voir le Royaume des Fleurs et ainsi a commencé une aventure au long cours à Mayotte dont Play>Urban fait partie, mais qui concerne aussi la scénographie de son spectacle, Murmures des Décasés, la scénographie de l'aménagement du Royaume et à venir, les Scénos Urbaines à Mayotte, en 2022 .

Inssa Hassna - Jesu

Je m'appelle Inssa Hassna, j'habite à Labattoir, à Mouzdalifa. Je suis né à Dzaoudzi. Ma mère s'appelle Msaoudé Saoudaki et mon père Asnaréni. Mon père vit à Langouni, ma mère, elle, vit à Labattoir.
Ma grand-mère, née à Mayotte, est décédée, mon grand-père vit à Anjouan. Je me sens autant Mahorais que Comorien, je me sens international.

En ce moment, je suis en service civique au Royaume des Fleurs. J'apprends un peu de tout, comme gérer et animer des ateliers avec des jeunes. Je danse aussi. Ici au Royaume des fleurs, je découvre des choses nouvelles pour moi. Avant, je faisais essentiellement de la danse traditionnelle Mahoraise, aujourd'hui, je découvre beaucoup d'autres danses, et j'aimerais en découvrir encore plus. Je travaille sur un projet secret, non fini pour l'instant.

En ce moment, on a des jeunes de Strasbourg et de La Réunion qui sont venus nous rejoindre, ce sont des scénographes, on travaille avec eux. On échange beaucoup, notamment lors de promenades sur Petite-Terre. J'ai amené des groupes à Polé, à côté de Badamiers. Je les ai amenés aussi au stade de Labattoir, ainsi que dans la Vasière à côté du Royaume des Fleurs.

Mon projet, je souhaite le réaliser à la Vasière des Badamiers. Avant, je ne savais pas que des gens y ont vécu, il y a très longtemps. J'essaye de construire un projet qui abordera cela.

Joyce Hadassa

Je suis Joyce Hadassa, nom que j'ai pris à Mayotte pour des raisons familiales. Mon père m'a donné comme nom Joyce Simon Kimbangu à la naissance sans me donner de raison. J'ai grandi dans la famille de ma mère. Je suis le fils de Charles Mabanza et Pauline Batondo. Mes grands-parents maternels, que j'ai eu la chance de connaître, sont Marceline et Nicolas Kabamba. Je suis à Mayotte depuis 3 ans, je suis artiste, danseur. Je viens de la République démocratique du Congo, plus précisément de Kinshasa. Mayotte, déjà ça part d'un trajet, un sacré trajet. Ne pas savoir où j'allais, ne pas savoir si j'allais vraiment rester. J'ai quitté mon pays, la RDC pour venir ici en passant par l'Éthiopie, Madagascar puis enfin Mayotte en kwasa-kwasa. Je suis arrivé très tard, vers deux heures du matin dans un endroit un peu abstrait, très flou, on devinait juste des arbres, des maquis, je pensais que j'étais dans une forêt. J'ai prié le matin avant de comprendre réellement où j'étais, dans une ville, j'étais à Mamoudzou !

Alors que je pratiquais les arts martiaux, début 2019 j'ai découvert le Royaume des Fleurs.
j'ai rencontré Djodjo. Le Royaume m'a ramené à la danse. Maintenant je continue à apprendre la danse, je rencontre beaucoup d'artistes avec qui on partage nos idées. Comme ça je prend conscience de ma créativité. La résidence avec les étudiants de Strasbourg et les réunionnais est un temps fort d'échanges.
Lors de balades, j'ai choisi un endroit où il y a un mur obstrué par des parpaings qui crée des images en moi. J'ai échangé ces images avec des étudiants scénographes. Je voudrais créer une performance dans ce lieu qui m'inspire l'idée de la ruine. La ruine, c'est le titre que je vais garder pour mon projet.

Cette terre m'a changé, m'a fait grandir, je continue à apprendre : Mayotte, terre de vie. Mais je ne vivrai pas ici toute ma vie.

Karim Abdallah

Je m'appelle Abdallah Karim et on me surnomme Brosse à dents. J'habite à Labattoir. Mon père s'appelle Abdallah Assan Mikidash, ma mère s'appelle Fatima Mohamed, ils sont Comoriens. J'ai grandi avec mon père à Mayotte, où je suis né. Mes grands-parents sont des Comores et je ne les connais pas. Je me sens bien et pas bien ici parce que j'ai encore des problèmes de papiers à cause d'une faute sur mon nom de famille. C'est dur mais maintenant mon dossier est complet. On va m'appeler.

Je danse depuis tout petit et, ici, je continue à pratiquer plusieurs danses. Le Royaume pour moi, c'est une autre famille. Avant je ne parlais pas, j'étais dans ma bulle, sans projet. Maintenant ça va beaucoup mieux. Le Royaume a changé ma vie.

J'ai emmené les étudiants au stade de Petite Terre qui est chargé de souvenirs pour moi. On n'avait pas de lieu pour danser, alors on venait au stade où au parking du collège de l'Abattoir, la nuit ou le matin. Ça me rend triste de parler de ces souvenirs difficiles.

Mon projet est de parler de mon histoire de danseur sur Petite Terre. Les étudiants strasbourgeois vont m'aider à réaliser ce projet.

Judicaëlla Yvonne Ramilison - Kayla

Je suis de nationalité malgache, j'habite à Mayotte, mon père s'appelle Ramilison Alain Yvon et ma mère Baozafy Barnette, ils sont nés à Madagascar, du côté de mon père, mon grand-père s'appelle Ramilison Gerard et ma grand-mère Marie Denise, du côté de ma mère, ma grand-mère s'appelle Blandine et mon grand-père Thomas Albert, tous nés aussi à Madagascar. Je me sens malgache.

je fais de la danse au Royaume des fleurs ce qui m'a permis de faire des rencontres, de découvrir des choses comme en ce moment avec les jeunes de Strasbourg, je suis très contente de cela.

J'ai emmené des étudiants en balade vers la plage des Badamiers voir le Polé, une ancienne mosquée que j'aime bien, mais mon rapport aux djinns est trop personnel pour l'expliquer.

J'ai un projet mais je ne sais pas encore où le faire, je vais travailler avec des danseurs et des étudiants.

Alifeyini Mohamed - Lil''cé

Je me présente Mohamed Alifeyini, j'habite à Passamainty, grande terre à Mayotte. Je suis né à Anjouan, dans mon île. Mon père est malgache, né à Madagascar, et ma mère est Anjouanaise de naissance. Ma mère s'appelle Andilati Ahmed, et mon père Haduirami Mohamed. Actuellement, ma mère vit sur Anjouan et mon père ici, à Mayotte. Mes grands-parents sont Anjouanais, et décédés aujourd'hui. Mon grand-père est Ahmed et ma grand-mère Hassanati.
Je me sens Mahorais, Anjouanais Malgache.

En ce moment, je vis ma passion, et ma passion est la danse. Ça se passe en petite terre sur le Boulevard de crabes, à Dzaoudzi-Labatoire, à côté de la plage de Faré, et ça s'appelle le Royaume des Fleurs, avec la compagnie Kazyadance. Je donne des cours de danse, et je me produis aussi dans des spectacles de danse.
Avec la venue des scénographes, j'apprends un peu de leur métier à partir des partages pendant la résidence. J'apprends certaines choses pour la danse, le rapport à la scène, le rapport aux lumières, aux décors.

J'ai un projet que je souhaite réaliser sur la route vers la barge, voire sur la barge entre petite terre et grande terre. Ça parlera de ce que j'ai traversé et partagé avec les autres artistes durant ce séjour, cette. Ce sera une performance autour de cette route là.

Lucie Mao

Je m'appelle Lucie, Lucie Mao. Je suis née à Rennes, en Bretagne et toute ma famille vient de Bretagne. Ma sœur, mes parents, mes grand-parents, mes arrières grand-parents et ainsi de suite sur six générations minimum. Tous un peu du même coin, des Côtes d'Armor et du Finistère. Mes parents : Claire Lucas et Gilbert Mao. Mao, souvent on me dit que c'est asiatique mais non, c'est breton, (rire) ça veut dire « le joyeux ».
Du côté de ma mère il y a Rosa et Albert, mes grand-parents et du côté de mon père il y a Marguerite et Albert. Il y a deux noms de fleurs et Albert. Tous des bretons. J'ai fait un arbre généalogique mais là je ne me souviendrais plus du nom des mes arrières grand-parents. Je crois que c'était Marie et... Je ne sais plus, je ne sais plus.
En fait, je me suis sentie Bretonne quand j'ai bougé de Bretagne, c'est-à-dire à 22 ans. C'est une question que je ne me posais pas trop, je me sens plus internationale, les frontières, etc., ça me paraissait hyper loin. En comprenant que j'étais bretonne, j'ai commencé à poser un peu plus de questions.
Et j'ai compris que le Breton avait

été interdit à l'école. Du coup, on n'avait plus le droit de le parler, mes grand-parents connaissaient extrêmement bien le breton, ils étaient instituteurs, et comme il y a eu cette interdiction de parler breton, plus personne ne parlait Breton, mes grands-parents ne voulaient plus le parler alors qu'ils le connaissaient très bien.

Je n'avais pas envisagé à quel point l'humain est au centre de tout ça. Pas seulement l'humain mais toute l'énergie qu'il y a là, comment ça rayonne en fait. Le Royaume des Fleurs, c'est parfait comme nom. Je sens vraiment une ouverture et une envie d'aller toujours plus loin dans toutes les directions possibles et ça fait trop plaisir. J'aime beaucoup la danse, je danse pour moi mais sinon, non, pas trop. Au Royaume je danse et c'est comme retrouver des choses que j'avais un peu oubliées. Je danse tous les matins à la salle, je danse, je bouge.

Au départ, c'était les barricades, les plaques de tôles, les barreaux aux fenêtres, ça m'a beaucoup marquée. Je passais aussi devant une décharge tous les matins et au début je pensais faire quelque chose à cet endroit. Finalement j'ai retrouvé des gens autour du stade, il y avait des ruines, je me suis dit que c'était ce lieu là, un lieu de passage où il y a énormément d'activités. En même temps, c'est une ruine, un endroit qui a brûlé et qui a vraiment une histoire à lui.

Comment les corps peuvent se relier entre eux et se relier aux bâtiments, au bâti, à ce qu'on construit, aux matériaux de construction ? Faire revivre ce lieu qui est une ruine, un ancien vestiaire. Faire des petites chorégraphies, par exemple tout en haut du mur, faire exister comme un agrès de sport, retrouver des gestes, des sensations de corps aussi. Peut-être écrire une chorégraphie à partir de ce lieu et des corps qui passent devant.

Lucien Duconseille--Hofferer

Je suis Lucien Duconseille fils, étudiant en droit à Strasbourg. Mon père est professeur en scénographie à la HEAR, il est né à Evreux. Ma mère s'appelle Elee Hofferer, elle est née en Alsace. Mon grand-père maternel s'appelle François Hofferer, il est Alsacien et ma grand-mère s'appelle Claudine Rouget, elle est de Dijon. Mes grands-parents paternels s'appellent Odette Delanchy et Roger Duconseille. Je me sens bien à Strasbourg mais j'ai envie de voyager.

Je suis venu ici pour participer au projet. Je poursuis en même temps mes cours de droit à distance. J'ai apporté ma trompette pour accompagner les danseurs et les scénographes.

J'ai fait trois marches pour découvrir Mayotte. J'ai fait une visite à l'hôpital en Grande Terre avec Lil''cé qui animait un atelier de danse avec les enfants. Puis une visite à la Vigie et à la Maison de Monsieur cravate en Petite Terre avec Bouchra. Je n'ai pas encore choisi de lieu de restitution. L'idée serait d'utiliser ma trompette. Je me suis rendu compte ici que son son rapproche les gens. J'ai déjà fait un test face à la mer et des enfants se sont rapprochés. Je dois créer une mélodie et puis je vais demander de l'aide des étudiants scénographes pour la gestion de l'espace.

Magalie Grondin

Magalie Isabelle Grondin, fille de Marie-claudette Robert et d'Yves Henrio Grondin, petite fille du côté maternelle de Marie Esperie Cadet et du côté paternel de Marie Espéry Leveneur (tous nés à La Réunion).

Il y a une histoire de famille un peu terrible. Dans mon sang, il n'y a pas de Grondin, je ne connais pas mes grand-pères, je me bats sans arrêt avec ma mère et ma grand-mère pour qu'elles me transmettent des récits afin que je puisse reconstruire mon arbre généalogique. Il y a des trous dans mon arbre, c'est très flou, personne ne peut me raconter. C'est d'ailleurs devenu un sujet d'étude dans ma recherche plastique : savoir d'où je viens. J'ai une d'histoire à régler, alors je me sens enracinée à La Réunion, mon territoire avant de me sentir appartenir au monde. J'ai besoin d'avoir des réponses que je ne trouve pas et j'ai l'impression d'être un peu sur les traces de potentiels ancêtres, ici à Mayotte, mais c'est imaginaire. Est-ce que je saurai un jour ?

Je n'ai pas vraiment choisi de lieu, même si j'ai beaucoup aimé la visite chez Rayanti, la redescente dans la Vigie, ce dédale de terre. J'en garde des images très fortes.

Mon projet s'appelle « C'EST QUOI ÇA ». Récolter des récits, gratter à la surface des corps et de la terre, soulever les silences et deviner l'horreur des traversées, de la faim derrière les murs aux tessons de verre. En arrière-plan, les paysages changent tout le temps. Finalement, les lieux, ce sont les corps des gens que j'ai photographiés.

Marie Sawiat

Je suis née à Dzaoudzi, à Mayotte, dans les territoires français d'Outre-mer.
Ma mère m'a nommée Sawiat et mon père, Marie.
Je m'appelle Marie Sawiat, c'est mon prénom.
Mon père s'appelle Ali, mon grand-père Saïd et mon arrière-grand-père Amri.
Dans l'attribution de notre patronyme, nous héritons du prénom de notre père et grand-père.

Je m'appelle donc Marie Sawiat Ali Saïd.
Mon père s'appelle Ali Saïd
Mon grand-père paternel, Saïd Amri
Ma grand-mère paternelle, Laza Adballah.
Ma mère s'appelle Salima Issihaka
Mon grand-père maternel, Issihaka Hamissi
Ma grand-mère maternelle, Zaïna Digo

Je suis mahoraise, j'ai grandi à Mayotte et vécu plus de 20 ans en Europe (France, Angleterre, Belgique). J'ai croisé le monde et je suis revenue vivre à Mayotte en 2015 avec ma famille franco-congolaise. Ensemble, nous inventons, créons un nouveau lieu de vie, de rencontres, de croisements et de créations artistiques, ici à Mayotte, le Royaume des Fleurs.

Myriam Omar Awadi

ANWADHWI (arrière-arrière grand-père né à Hadharmout au Yémen), Abdallah Anwadhwi (arrière grand-père né en Grande Comore), Omar Awadi (grand-père né à Moroni, Grande-Comore), Assiata Mohamed (grand-mère née à Moroni, Grande Comore), Aboulbar Omar Awadi (père née en Grande Comore) Myriam Omar Awadi c'est moi, enchantée, je suis artiste plasticienne, ça veut dire que c'est modelable comme le cerveau d'un enfant, et mon nom de famille s'est figé dans un passeport, une carte d'identité, un concept nationaliste (dans les années 70), j'étais pas encore née. Si on avait suivi la logique qui conserve dans nos noms toute une généalogie (patriarcale effectivement) je m'appellerais Myriam Abdoulbar Omar et mon enfant Naïm Nicolas Marcel. Je viens d'une famille aristocrate comorienne qui ne cesse de s'éteindre dans ses origines sultaniques, il ne faut surtout pas rappeler nos origines bantou, nos origines « Mchenzi » (esclave en swahili). Alors je préfère m'inventer une source dans l'al wadi, en arabe la vallée, une région située de part et d'autre d'un cours d'eau, je ne sais pas comment on dit vallée en swahili. J'ai appris ici qu'il est parfois primordiale de se renommer. Joséphine Bourhis (arrière arrière grand-mère née à Scaër dans le Morbihan en Bretagne, elle était paysanne), Corentin Guérer (arrière-grand-père né à Sacër, paysan) Anna Guèrer (grand-mère née à Scaër dans le Morbihan), Elisabeth Jacqueline Charpentier (né à Brest dans le finistère, fin de la terre), son père s'appelait Robert Charpentier (né à Saint-Thurien, finistère), il était vitrier, je trouve ça beau de découper de la transparence, ouvrir des horizons dans les maisons avec un nom pareil « charpentier », (je m'invente aussi là) et puis il a été tailleur plus tard (je m'invente encore là, je suis fascinée par la broderie et les dentelles des coiffes bretonnes), iels ont aussi tenu un café à Brest, Le Saint-Marc. Robert était suicidaire depuis son retour du travail forcé en Allemagne à vingt-cinq balais, il passait son temps à mettre sa tête dans le four à gaz. Je sais dire seulement « merde » en breton. J'ai la peau noire, je l'ai appris par un enfant à l'école primaire « Elsa Triolet » à Nanterre. Elsa Triolet! (sourire) Je vis à la Réunion depuis que mes parents se sont rendu compte que Paris, l'Hexagone, la France, j'aime pas dire métropole (pour moi, française de souche, c'est loin d'être le centre ce territoire géométrique) depuis que la France donc a eut peur de nos noms et de nos couleurs. Ici je me rends compte que je migre en inversé dans les « outre-mers » avec un passeport français (quand même), ce qui est un immense privilège. Pour le reste, la généalogie artistique, je crois que Yohann a déjà fait l'arbre, je dois juste rajouter que je suis revenue ici à Mayotte en Juin 2021 pour une résidence en milieu scolaire à Majicavo (la première fois c'était il y a vingt ans). Le jour de mon arrivée, Le Royaume était en pleine Trépidanse, j'ai retrouvé JC que je n'avais pas vu depuis un By Night en 2013 à Saint-Denis de La Réunion et j'ai rencontré Marie Sawiat et Djodjo Kazadi, j'ai vu les montagnes qu'iels soulèvent, je découvre encore, j'en apprend chaque jour et je suis encore sous le choc. Voilà, c'est compliqué.
En secret, je suis aussi là pour chercher les voix, les chants de mes kokos rebelles, et mettre en place une barge entre l'archipel des Comores et celui des Mascareignes, il faudra aller beaucoup plus loin que ça pour nous réunir, j'ai envie de croire que nous sommes sur la bonne voie, la preuve ?

Nicolas Verguin

Je m'appelle Nicolas Cyril Verguin. Je viens de Savoie, au cœur de la vallée, à Chambéry. Mon petit frère s'appelle Rémi, il étudie à Polytech. Ma mère s'appelle Pascale Dulieux. Elle vient de Valencienne et a rencontré mon père en Savoie. Elle est institutrice niveau CP. Mon père, Marc Verguin est secrétaire dans l'enseignement. Mes grands-parents maternels sont Christian et Béatrice Dulieux et du côté paternel Roger et Georgette Verguin. Roger a beaucoup fait de recherche sur ma famille. Pour ma part je ne m'intéresse pas vraiment à mes ancêtres éloignés. Ma famille proche est pour moi un noyau, une sorte de cocon. Pour ma part, je ne me sens pas rattaché à une région en particulier, je me sens autant chez moi en Savoie qu'à Strasbourg.

J'ai été très intrigué par le manque de structure dans la construction de la ville. Par exemple, durant

les balades sur Petite Terre
je n'ai pas réussi à repérer de centre névralgique (comme pour la cathédrale à Strasbourg par exemple). J'ai donc dû trouver mes propres points de repère.

Les lieux qui m'ont le plus marqué sont les bâtiments en ruine qu'on peut trouver dans l'espace urbain. Je pense notamment à une façade en ruine que Joyce nous a montrée lors d'une balade.

C'est justement ces ruines qui ont inspiré mon projet. Chaque fissure, chaque pierre manquante me fait penser à la fin de quelque chose. Mon projet est donc de redonner vie à ces espaces, au cours de performances. L'idée phare est de transmettre des souvenirs. Il s'agit d'un travail compliqué, car je ne connais pas forcément l'histoire de ces lieux.

Pauline Jacquet

Je vis à Strasbourg. Je suis étudiante en scénographie. Mes parents viennent de la banlieue parisienne. Avant d'arriver à Strasbourg, je faisais ma licence en design d'espace à Annecy. Je suis née en banlieue Parisienne, dans le 78. Ma mère est née à Lyon, elle s'appelle Christiane Berger, elle était dessinatrice dans un cabinet d'architecture. Mon père est né dans les Monts du Lyonnais, mais plus proche de Roanne que de Lyon. Il est ingénieur commercial. Ils se sont rencontrés à Paris.
Du côté de ma mère, il y a ma grand-mère Jeanine Giraud, et mon grand-père, Michel qui était routier, conducteur de camion de lait. Il a monté son entreprise qui s'appelle Trans-Lait. Ils portent le nom de mon grand-père, Berger.
Du coté de mon père, mon papy s'appelait Jean Jacquet, il est né à Roanne aussi, il était aussi conducteur de camion, mais pas de lait. Ma mamie s'appelait Solange Lagresle. Elle a pris le nom de Jacquet, née à Rouane. Toute ma famille vient de la région Lyonnaise, globalement. J'appartiens au Monde mais je ne viens pas de partout non plus.

Je me suis intéressée au stade de Labattoir. En fait, tous les lieux m'ont intéressé mais ce qui était aussi important c'est de les visiter avec les Mahorais. Ils étaient pour nous de simples lieux alors que pour eux et elles, étant donné qu'ils étaient chargés de leurs histoires, ça transportait beaucoup d'émotions. Particulièrement, au stade où je suis allée avec Jesu et Karim. Ils racontaient leurs histoires avec une certaine tristesse dans les yeux lorsqu'ils parlaient de cette époque où ils n'avaient pas de lieu pour danser.

Pour l'instant, je suis installée au stade, j'observe, je regarde ce qu'il se passe, il y a cette histoire avec la poussière. Le soir entre 16 et 18 heures, tous les sports se mélangent, ils partagent ce même terrain sans se côtoyer, pourtant il y a une sorte de cohésion générale quand on regarde l'ensemble. En fait, individuellement, ça reste des groupes qui travaillent dans leurs disciplines. Ce rapport intérieur-extérieur m'intéresse. J'ai trouvé un point de vue, ailleurs, au-dessus. Le stade est délimité par des barrières et tout autour, il y a pleins de ruines, de travaux et d'engins de construction, etc. Il y a notamment un grand tas de terre aplani sur le dessus. Il a l'allure d'un terrain de jeu mais inhabité. Pour l'instant j'expérimente sur ce tas de terre.

Radjay Souprayenmestry

Bonjour. Je m'appelle Radjay Laurence Souprayenmestry Rangapamodely. Je suis fils d'une Cesari Ramassamy et d'un Souprayenmestry Rangapamodely. Ils sont eux-même enfants de Cesari pour ma mère et Ramassami et pour mon père de Loutchmia et Souprayenmestry Rangapamodely. Je ne crois pas que je ne pourrais remonter plus loin. Ma grand-mère c'est Ramassamy et Bannor. Mais je crois que s'il faut en parler, il y a plusieurs différences et plusieurs influences dans ma famille et en même temps c'est très Malabar au final. Voilà. Et Corse et autre chose, peut-être italien.

J'ai trouvé le Royaume des Fleurs riche, plein d'espoirs. Je l'ai trouvé chargé énergétiquement en tant qu'espace et tout autant par les gens qui y résident, y vivent et interagissent. C'est un espace puissant et nécessaire. Après j'ai lu et cru comprendre que le Royaume avait un bel impact sur la jeunesse, les parents, les enfants.

Si j'étais resté plus longtemps, il y a beaucoup de lieux dans lesquels j'aurais aimé créer. Au stade de Labattoir parce-que la poussière qui se lève lorsqu'on danse pied nu ou même avec des chaussures, ça rappelle une sorte de fumée qui est pour moi une trace éphémère et instantanée du geste. J'ai créé sur la plage en face du Royaume des Fleurs, j'ai tracé dans le sable des dessins, j'aurais aimé composer plus avant au Royaume. J'aurais pu créer dans la rue, dans l'espace urbain, des rues dont je ne connais pas les noms, peut-être les rues de Pamandzi.
J'aurais aimé mener un atelier au terrain de basket de Labattoir, un atelier avec les jeunes qui mixerait danse et peinture, voire un atelier qui mixerait l'idée du tracé avec le corps. Mais j'ai dû rentrer à la Réunion.

Rayanti Saïd Baco

J'ai 21 ans, je suis née à Mayotte. Mon père s'appelle Saïd Baco Saïd, il est aussi né à Mayotte. Ma mère s'appelle Saïd Aichati, elle est née à Madagascar. Le père de mon papa s'appelle Baco Mwengné, il est né également ici à Mayotte. Le père de ma mère, il s'appelle Abdallah Saïd, il est né aux Comores. La mère de mon père, elle s'appelle Houmadi Rayanti comme moi, elle est née aux Comores et la mère de ma mère s'appelle Fatima mais je ne connais pas son nom de famille, elle est née aussi aux Comores.
Je n'ai pas du tout de famille à Madagascar, ma mère est juste née là-bas et aux Comores. Il y a les sœurs de ma mère, côté paternel seulement. J'y suis allée trois fois, j'aime beaucoup. Je me sens à la fois Comorienne et Mahoraise. Mayotte, c'est chez moi, normal.

Je ne fais rien spécialement, je suis juste là avec ma famille, on s'amuse, on profite de la vie, du travail au Royaume des Fleurs, on y accueille des jeunes de 4 ans à 18 ans, on leur apprend à faire, on anime des activités, on fait des créations, c'est aussi un laboratoire. Ça nous apporte beaucoup, ces échanges avec les étudiants de Play>Urban, ils viennent de loin, ils viennent travailler avec nous danseurs, ils nous apportent leur savoir-faire de scénographes et nous leur apportons les nôtres.

J'ai proposé une promenade chez moi, là où j'ai grandi, à la Vigie, j'ai montré la maison où j'ai vécu depuis 19 ans et celle dans laquelle je vis depuis que j'ai quitté la maison familiale, parce qu'à 19 ans je me suis mariée. Là où j'ai vécu et là où j'habite actuellement.
Au départ j'avais choisi la plage des Badamiers mais je pense que finalement ça sera à Pamandzi ou sur la plage du Faré.

Je vais porter une robe de mariée et avec cette robe je ne vais pas me marier mais je vais faire une danse traditionnelle qui ressemblera un peu au Debaa, mais à ma façon. Je vais transmettre cette danse avec la robe qui n'est pas de chez nous, nous les Mahoraises, on ne la porte pas du tout. Ça s'appellera « Le mariage ».

Solomon Ngome

Je m'appelle NGome Solomon Hope et j'habite en Grande Terre avec ma mère qui s'appelle Ngome Bérénice. Je ne connais pas mon père et je connais seulement le nom de mon grand-père, NGome. Je suis Camerounais côté anglophone, de Buea. Mon village s'appelle Tombel. Je me sens Camerounais pour toujours.

Avant d'être au Royaume de Fleurs, j'étais dans l'association MDA, Maison Des Adolescents. Je suis au Royaume pour danser.

J'aime partager avec les étudiants, apprendre les uns des autres. L'échange me motive. Lors des marches, j'ai découvert des endroits moi aussi.

J'écris un texte que je veux lire à haute voix avec une musique. Ce sera comme une libération. Je cherche encore le lieu. Des amis m'ont conseillé de le lire face à la mer. Je trouve ça un peu bizarre. Je vais trouver un lieu cool.

Tina Miradji

Je m'appelle Tina Miradji, je viens de Grande Comore, ma mère Fatoumia Kassim est grande Comorienne. Mon grand-père maternel s'appelle Cassim. Mon père est Anjouanais. Je ne connais pas le nom de mon grand-père paternel, je n'ai jamais connu mon père alors je connais juste son prénom et je ne connais pas vraiment sa famille. Ma grand-mère paternelle est morte avant que je naisse alors je ne sais pas. Je ne connais pas le vrai nom de ma grand-mère maternelle, je l'ai toujours appelée par son surnom « Sisse » parce qu'elle a les cheveux blancs. Elle est de Grande Comore, comme ma mère.
Moi je vis à Mayotte, je suis Comorienne et fière de l'être. Je suis ici depuis 2009 et c'est seulement maintenant que je commence à découvrir Mayotte. Avant je ne sortais pas, je restais à la maison, je ne faisais rien mais depuis que j'ai obtenu mon Bac j'ai commencé à rencontrer des gens, des choses. Je ne considère pas Mayotte comme un lieu de passage, c'est une maison pour moi, parce que je ne sais pas si je pourrai sortir d'ici, et même s'il fallait que je parte, j'y reviendrai, j'ai choisi de faire ma vie ici.

Avant je ne connaissais pas le Royaume des Fleurs, j'en avais juste entendu parler. Et puis j'ai discuté avec un ami, Elhad, il m'a proposé de découvrir le lieu, j'ai vu la salle de danse. C'est comme une famille là-bas, on se sent en famille quand on est là-bas, on se sent confiant, on découvre, on apprend beaucoup de choses, j'ai aimé tout de suite. J'ai aussi découvert Mayotte à travers la danse du chorégraphe Jeff Ridjali et depuis je me sens liée au Royaume des Fleurs.
La première fois, c'était une surprise de rencontrer les étudiants et enseignants, à part JC qu'on connait bien. Cette rencontre m'a, comment dire, je ne parle pas beaucoup, mais j'ai senti très vite de l'amitié entre nous, on est comme une grande famille. Ils nous apportent des choses géniales, des idées que nous, danseurs du Royaume des fleurs, ne connaissions pas.

Il y a un endroit, un endroit à moi, dans lequel j'aime être, c'est derrière la gendarmerie de Pamandzi. Quand je ne me sens pas bien, je vais là-bas. Je m'y sens tranquille. Mais après c'est un endroit sans public, alors j'ai pensé à l'aéroport parce qu'au moins il y aura du monde et je pourrai m'exprimer en dansant.

Il y aura deux danses différentes,

une danse qui racontera mon passé et une danse qui racontera mon avenir. Mais pour le moment je ne sais pas trop. Je l'appellerai peut-être « Noir et Blanc » mais je ne suis pas encore sûre. Le noir pour moi c'est mon passé, parce que j'ai eu un passé vraiment sombre, le blanc c'est mon avenir, parce que je fais ce que je veux faire depuis longtemps mais je n'avais pas encore les moyens de le faire.

Tekar Miradji

Je suis Comorien, je suis le fils de Marine Hawawii et d'Ali Miradji, petit fils d'Ali Miradji qui porte le même nom. J'ai oublié le nom de ma grand-mère. Je ne m'en rappelle plus mais mon arrière-grand-mère s'appelle Myriam, elle est Malgache et Comorienne, elle est née à Madagascar, à Diego Suarez. Ma mère a gardé des liens avec ses sœurs qui sont là-bas. Elle est aussi née à Diego Suarez. Mon grand-père est grand Comorien. Les Comores c'est mon pays, je suis né là-bas et je suis fier d'être Comorien et Mahorais. Mayotte c'est mon lieu de vie, j'y suis depuis 2006, je pense faire ma vie ici. Et j'ai commencé à danser, chanter, trouver des associations avec qui travailler comme Le Royaume des Fleurs.

Pour moi, le Royaume c'est un lieu de travail, c'est un lieu artistique, c'est un lieu de vie. Faire de la danse et de la musique c'est ma passion et ce lieu m'a donné une vie que je n'aurais pas pu espérer. Un jour inchallah, je vais avancer avec mes rêves. Lors de l'atelier Play>Urban on a dansé ensemble, on s'est promené ensemble, on a cherché ensemble. Les avenirs se dessinent.

Le lieu, c'est mon quartier, là où j'ai grandi quand j'étais enfant, dans la poussière, là où j'ai joué aux billes, au foot... Mais c'est loin, alors j'ai choisi la plage du Faré.

Là où il y a du sable. Je pense danser là-bas. Ça s'appellera « Grandir dans la poussière et finir dans la poussière ».

Victoria Jospin

Je suis née à Paris. Je suis la fille de Laurence Gabay et d'Emmanuel Jospin, fils de Daniel et Andrée Jospin. Mes grands-parents maternels sont Philippe et Monique Gabay. Leurs origines sont juives et belges. Mes parents ont fait des recherches sur nos origines juives, sur la Shoah en voyageant en Turquie et à Istanbul. Moi je me sens française tout simplement.

Pour moi, Mayotte, c'est des paysages, des gens, des visages, des odeurs et des sons. Et le Royaume des Fleurs, c'est des corps, des mouvements, des corps qui s'échangent, qui communiquent, qui bougent, qui dansent. Play>Urban est une rencontre entre ces corps et l'espace.

J'ai choisi la Vasière comme lieu de restitution, un lieu où il y a très peu de gens. J'aime les balades dans les paysages sans hommes. J'aime observer les bateaux échoués, les tombes englouties, traces d'un peuple qui a vécu ici entre le VIIIème et le XIIIème siècle. Et puis la vie qui grouille, les crabes.

Je ne sais pas encore vraiment ce que je vais restituer. Je récolte des objets, une page du Coran qui vient de la mer, des arêtes de poissons... c'est magique ! J'ai envie de parler de la solitude de ce lieu, si calme et paisible en contraste avec le grouillement des lieux urbains.

Yohann Queland St Pern

Yohann Quëland de Saint-Pern, artiste visuel, né et basé à la Réunion. Mon grand-père paternel est né à l'île Maurice, mon père à Madagascar. Ma grand-mère paternel, née Lesquelin, à Vincendo, île de la Réunion. Ma mère est née au Tampon, ces parents sont nés respectivement, à L'Entre-Deux, pour son père né Defaud, et pour sa mère née Fontaine Simoneau Fargeau à Trois-Mares.

Je suis membre fondateur des ateliers La Box au Tampon. J'ai rencontré Jean Christophe Lanquetin et François Duconseille, scénographes alors pour La Biennale de l'A.D.C.N.I. au Port, île de La Réunion, sous la direction d'Alain Séraphine, fondateur de l'ESA Réunion ainsi que d'autres projets artistiques et culturels sur L'île. J'ai été invité à participer en tant qu'artiste aux Scénos Urbaines à Dakar en 2013 et j'ai répondu, une nouvelle fois à l'invitation de Jean Christophe Lanquetin et François Duconseille à Mayotte. J'y accompagne avec Myriam Omar Awadi, deux jeunes artistes diplômés en art, dans le cadre d'un projet porté par les Ateliers La Box, pour le dispositif la Semeuse de l'ESA Réunion.

Les récits de lieux sont des bricolages.
Ils sont faits avec les débris du monde.

Michel de Certeau, *l'invention du quotidien*

CE QUE NOUS FAISONS – QUI – OÙ ?

Le Royaume des Fleurs, cie Kazyadanse, invite Play>Urban en résidence de recherche-création à Mayotte. Play>Urban y associe la Box et l'Ecole supérieure d'art de La Réunion. Ensemble – 10 étudiants Strasbourgeois, 15 jeunes artistes Mahorais et 2 artistes, jeunes diplômés Réunionnais, accompagnés par six artistes et porteurs du projet – nous nous retrouvons entre le 4 et le 26 septembre 2021 pour expérimenter collectivement des gestes de création dans la ville, sur Petite Terre.

LE ROYAUME DES FLEURS

Une fabrique artistique, un lieu atypique accolé à une vieille bâtisse qui fut l'une des premières écoles primaires de Mayotte, à Dzaoudzi, dans le quartier Mrognombéni. Imaginé pour la danse avec des accueils d'artistes et compagnies locales et internationales en résidences et en création, le Royaume des Fleurs est dirigé par la Cie Kazyadance de Djodjo Kazadi.

Un espace qui fonctionne comme un laboratoire de recherche, une passerelle qui puise ses créations dans tous les registres et dans toutes les palettes de mouvements artistiques. Un espace de dialogue, une fenêtre des expressions artistiques de la région et du monde, un lieu qui rassemble et qui nous permet de débattre sur le monde. C'est aussi un lieu de vie respectueux de son environnement qui offre des espaces de découverte et de détente vers la Vasière des Badamiers. Pour la jeunesse, le Royaume des Fleurs constitue un territoire d'information, de formation, d'innovation, d'expérimentation et d'accompagnement vers la professionnalisation des métiers de l'art du spectacle.

La Fabrique Artistique a pour objectif majeur l'éducation artistique, le laboratoire artistique, les résidences et créations artistiques, la réhabilitation et l'extension du Royaume des Fleurs.

PLAY>URBAN

playurban.hear.fr

Un programme de recherche-création porté par l'Atelier de Scénographie à la Haute Ecole des Arts du Rhin [HEAR], à Strasbourg, s'intéresse aux urbanités contemporaines dans le monde, abordées sous l'angle du vécu et des pratiques de leurs habitants, mises en dialogue avec des pratiques d'artistes, entre théâtralité, danse et art contemporain. Il s'agit de résidences en immersion avec des acteurs locaux, rassemblant étudiants, artistes et chercheurs, inscrites dans des contextes urbains. Un laboratoire qui ouvre aux étudiants et participants la possibilité de chercher au cœur des contextes, d'y inscrire des gestes d'artistes et de scénographes attentifs au milieu dans lequel ils s'immergent. Play>Urban est né en 2011 entre Johannesburg [Wits School of Art] et Strasbourg, s'est re-configuré à Medellin [projet Fictions Ordinaires], à Strasbourg [quartiers de la Meinau et du Neuhof], et sous des formes plus ponctuelles à Conakry et Bamako. En 2022-23, une nouvelle série de résidences aura lieu entre Marseille, Strasbourg et Tunis.

Play>Urban Mayotte préfigure une résidence des Scénos Urbaines [urbanscenos.org] à Mayotte en décembre 2022. Une vingtaine d'artistes professionnels, locaux et internationaux y développeront pendant un mois des projets sur Petite Terre et y associeront les jeunes artistes locaux du Royaume des Fleurs.

LA BOX

https://www.laboxproject.com

Une communauté d'artistes, un collectif, un lieu. Au Tampon dans le sud de l'île de La Réunion. Une ancienne menuiserie de 800m2, au-delà une ravine, et la rivière D'abord qui suit son cours jusqu'au battant des lames et se finit dans l'océan à Saint-Pierre. LA BOX regroupe des ateliers d'artistes, des ateliers de production (pôle image, pôle volume), un espace d'exposition et un espace de stockage d'œuvres. Il s'agit de favoriser les échanges de savoirs et de savoir-faire, de mutualiser les

ressources spatiales et matérielles, de développer des activités de collaboration, d'accueil et de diffusion de l'art.
Il s'agit de s'intéresser aux formes (architecturales, urbaines), matériaux, dispositifs, concepts, gestes, paysages, plantes qui nous arrivent par bateaux comme au temps du premier gouffre : standardisé.e.s, « acclimaté.e.s », hautement référencé.e.s... Les trois laboratoires (DE BASE / PAROLES PAROLES/ CUEILLIR) que nous avons ainsi fondés questionnent l'histoire, les politiques et systèmes économiques de ces circulations qui ont considérablement participé à transformer nos modes et lieux de vie.
L'association a pour ambition de répondre aux besoins des artistes de l'île de la Réunion en engageant un partenariat que nous souhaitons solide, en particulier avec d'autres *artist run space*, d'autres lieux qui nous ressemblent, afin de participer au développement et au rayonnement de la création artistique de la zone Océan Indien. Dans ce cadre nous accompagnons de jeunes artistes diplômé.e.s de l'école supérieure de la Réunion soutenu.e.s par La semeuse, programme d'accompagnement à la professionnalisation d'ancien.ne.s étudiant.e.s de l'ESA Réunion.

ADRIEN MICHON,
DIRECTEUR DE LA POLITIQUE DE LA VILLE ET DE LA COHÉSION SOCIALE
À LA COMUNAUTÉ DES COMMUNE DE PETITE TERRE

Une démarche incroyable dans des parcours de vie en vue de perspectives hors du commun, tel est le pari qu'à fait la compagnie Kazyadanse qui œuvre au quotidien auprès des publics originaires du quartier prioritaire de la Vigie.
Engagée depuis maintenant plus de cinq ans aux cotés de la Communauté de Communes de Petite Terre au travers d'actions relevant de la Politique de la Ville, cette association a fait de l'innovation culturelle son leitmotiv et l'une de ses marques de fabrique.
Dans la continuité d'un projet artistique débuté en 2018, un partenariat a été construit avec la prestigieuse école des Beaux-Arts de Strasbourg ainsi que celle de La Réunion. C'est ainsi que 15 jeunes mahorais, 10 métropolitains et 2 réunionnais se retrouvent à Mayotte durant ce mois de septembre 2021, dans le cadre d'ateliers visant à se former, à fabriquer et à rechercher. Véritable machine à produire, ces laboratoires invitent leurs participants à étudier la scénographie, la dramaturgie, la composition, le tout en liant l'urbain et l'architecture dans une approche théâtrale et artistique.
En dehors de l'aspect parfaitement innovant de la démarche et d'une superbe focale ouverte sur notre jeune département, il faut voir dans ce projet, une magnifique opportunité pour le territoire et sa jeunesse qui pourrait, dans le meilleur des scénarii, intégrer à terme l'une des écoles des Beaux-Arts associée.
Les bénéficiaires de ce projet qui, il y a encore quelques années, méconnaissaient tout de la sphère artistique, ont fait naitre en eux, telle une chrysalide informe se révélant papillon multicolore, des talents cachés pleins de désirs et d'espoirs, qui seront des facteurs indéniables d'insertion sociale et professionnelle.
Le pari de Kazyadance est osé, mais il mérite d'être accompagné et encouragé car les résultats présentés jusqu'alors effacent les doutes et font place à l'enthousiasme ainsi qu'à l'émerveillement.

François – *Quelle mouche nous a piqué pour venir à la rencontre de personnes vivant à 10 heures d'avion de chez nous ? n'avons-nous pas saisi les avancées relationnelles produites par un an et demi de confinement sanitaire ? les vertus tant vantées de la rencontre à distance ne nous sont-elles pas parvenues ? quel est cet esprit de résistance qui nous fait défier les lois de la distanciation physique ? venir ici est-ce retrouver un corps perdu dans les épreuves du confinement ? remettre en jeu les connexions étouffées entre corps actifs, apprentissage et création ? rencontrer d'autres corps – corps de jeunes gens, résidents à Mayotte, qui tentent de sauver leur peau sur un territoire où l'avenir bégaye en entrant dans la danse du Royaume des Fleurs.*

Des liens entre nous existent, certains depuis une vingtaine d'années. Nous ne partons pas de zéro. Vécus communs et convictions, notamment sur ce qu'est un processus pédagogique en art, nous rassemblent. Nous expérimentons ensemble des dynamiques de travail et des agencements d'artistes en lien avec le territoire. L'existence d'une forme qui serait finale importe peu, mais régulièrement nous montrons des choses. Nous avons besoin d'interagir avec les gens, que les tutelles voient le travail, d'interagir avec le milieu, de faire territoire. La relation au spectateur est centrale dans la pratique scénographique et performative.

L'attention au processus ouvre sur un foisonnement créatif.

Notre travail ici est une manière de vivre en artistes, il ne fait pas spectacle.

Première semaine – 6 jours – ou comment s'élabore par le milieu notre présence ici.
Avant même le **jour 1**, il faudrait parler des premiers moments à Mayotte, de la maison collective où vivent les 10 jeunes artistes-étudiants de métropole avec une partie des jeunes artistes Mahorais. Hamza Lenoir en dit ceci : « tu te rends pas compte, c'est comme une école sans école, on a jamais eu ça ! ». Ainsi, de la fête le soir de notre arrivée qui accélère la rencontre et façonne le groupe, de la marche le lendemain qui laisse entrevoir le milieu où nous allons expérimenter, l'importance de sa part non humaine.

D'emblée nous marchons, nous nageons, nous dansons.
C'est par le milieu que nous entrons : immersion, proximité, adhérence, fluidité.
En plongée.

Le **jour 1** [lundi 6 sept], deux mots clefs sont donnés :

QUOTIDIEN – - – [PRODUIRE DE L'] ATTENTION

Ce n'est pas seulement une attention à l'ordinaire, c'est aussi : quels dispositifs d'attention inventer dans un milieu ? Par, dans, avec. C'est arriver à ressentir le fait que n'étant pas d'ici mais présents, nous sommes d'emblée au cœur d'un territoire. De se détacher de l'idée qu'on est extérieur. Il n'y a pas d'extérieur.

Jours 1-2 et 3. les après-midi, marches dans la ville. Les Mahorais nous emmènent dans les lieux qu'ils souhaitent. La découverte de Petite Terre se fait à travers le regard de ceux qui y vivent.

Jean-Christophe – *Jesu et Karim m'emmènent au stade. Le moment est un peu flottant, ordinaire, pas grand chose à voir. Mais ce qui compte, c'est le fait que ce lieu est chargé de leur histoire. Les premières années de danse, dans la rue, au sortir de l'école, la nuit. Ils mettent de la musique, essayent d'attirer les enfants qui sortent de l'école avec des mouvements et des pas.*

Myriam – *Je rejoins Jesu, JC, Karim, Pauline, Alice et Radj au stade de Labattoir. Des jeunes écoutent de la musique dans leurs voitures, les basses font vibrer les carrosseries.*

Dans la précipitation, j'ai laissé les clefs dans la serrure de la mienne. J'ai juste le temps de faire quelques pas, de mettre les pieds dans la poussière. Karim et Jesu proposent d'aller sur le parking de leur ancien collège, nous parcourons les différents sols sur lesquels ils ont cherché leur danse, terre battue, goudron, le confort des tapis de danse viendra bien plus tard. Nous reprenons la route pour aller cueillir des mangues vertes. Les corps de Jesu et de Karim ont disparu dans le feuillage de l'arbre, immense, ils font trembler les branches et leur voix habitent le lieu. Les arbres ont leur danse aussi. Nous ramassons leurs fruits. Un volcan sous-marin en pleine croissance, à 3500 mètres de profondeur, fait régulièrement trembler les îles. Je sens, lors de cette première promenade partagée, qu'il faudra apprendre à se laisser traverser par ses microséismes, danser, penser, incorporer le tremblement : « pensée sismique du monde qui tremble en nous et autour de nous » (Glissant).

Mardi – lundi, nous partons avec Agathe et Elhad pour une visite de la pointe occidentale de Petite Terre, au bout de l'appendice étroit du Boulevard des Crabes bordé au sud par la mer et au nord par la vasière des Badamiers. Cette partie de l'île appelée le Rocher de Dzaoudzi a été le centre névralgique de l'archipel avant que les nouvelles institutions de la départementalisation s'installent à Mamoudzou sur Grande Terre. Visiter le Rocher c'est comprendre ce qu'était l'organisation du pouvoir colonial, sa relation au territoire et à la population. Le Rocher est pensé comme une place forte, en bout de presqu'île, c'est un lieu facile à défendre, en attestent les canons de bons calibres braqués vers Grande Terre qui gardent la Maison du Gouverneur. Elhad nous emmène à la rencontre d'une partie de son histoire – c'est ainsi qu'ont été proposées ses marches aux artistes Mahorais. Celle-ci débute par la rencontre entre sa mère et son beau-père au bar-restaurant « Le tour du monde ». Sa mère y travaillait, son beau-père affecté à la caserne de la Légion étrangère voisine, venait y manger. Enfant, Elhad sera marqué par les visites régulières chez les militaires, fascination. La visite se poursuit sur le terrain d'un édifice religieux, on pense dans un premier temps avoir à faire à une mosquée, Elhad parle de fouilles qui auraient bloqué la mise en œuvre de travaux importants de rénovation. En contournant le bâtiment on comprend que c'est une église catholique – St Michel – construite sur les vestiges d'une ancienne mosquée – à vérifier – comme un signe – un symptôme historique. À côté l'ancien hôpital, fraîchement transféré à Pamandzi, plus loin plusieurs grosses bâtisses abandonnées dont la Maison du Gouverneur parlent d'une puissance institutionnelle passée, on pénètre dans ces histoires oubliées, jonchées de déchets de squatteurs… l'avenir de l'île a pris la barge pour siéger sur Grande Terre.

*Mardi, Channbani nous présente une des rares constructions traditionnelles de Petite Terre, c'est un Banga [*https://fr.wikipedia.org/wiki/Banga_(maison)*], la construction modeste et en mauvais état témoigne de savoir-faire et de pratiques locales, on sent que cela lui importe. On passe ensuite chez lui, sa femme est assise leur bébé allongé devant elle au sol. Channbani travaille comme médiateur culturel et artistique au Royaume des fleurs, notamment en direction des jeunes de la Vigie mais sa passion et son métier est la couture. La salle commune où nous sommes est aussi son atelier, il nous montre ses créations, nous parle des tissus locaux, la façon dont on les nomme ici ou en Tanzanie (où ils sont fabriqués) ils s'appellent « Numberone », ce nom sonne comme une formule magique. De la magie encore le lendemain, Channbani nous emmène voir une ancienne mosquée en ruine, édifice sans âge dont un pignon est couvert par les racines d'un arbre (coupé), les jeunes Mahorais qui nous accompagnent n'osent pénétrer l'enceinte à ciel ouvert, des offrandes s'accumulent dans un renfoncement du mur. La journée se terminera à la plage.*

Yohann – Mercredi nous avions rendez-vous au Royaume des Fleurs, je m'acclimate peu à peu. Les choses se mettent en place avec une régularité qui fait naître les groupes. Ce sera danse et éveil du corps le matin puis promenade après le déjeuner commun sous le préau de l'école mitoyenne, dont l'entrée se fait par un portail coulissant de métal ajouré reprenant les mots clefs du lieu, récréation, danse, art, éducation, performance…
J'ai décidé de suivre un groupe qui part vers la plage des Badamiers, nous y visitons la ruine d'une vieille mosquée. Sur place nous échangeons beaucoup, à la fois sur l'histoire de ce site ainsi que sur le sujet qui préoccupe l'espace des échanges entre les jeunes à savoir les Djinns. Je prends des photos des plots de bétons qui bornent le terrain. Plus tard, je retrouve ces mêmes formes organisées différemment sur la plage des Badamiers. Je sens que je suis en train d'entrer dans ce projet de résidence.

Nous pensons, travaillons avec nos corps.
La marche, la danse, le soleil, la mer… L'environnement rythme la pensée, l'énergie, les sens.
Tous les matins, atelier de danse.

Ojodjo – Dans le geste quotidien, tout mouvement est danse !
C'est le regard posé dans le mouvement qui produit une danse dans un espace. Le corps danse tout le temps, à chaque instant. Prendre conscience de chaque acte quotidien.
« Je me réveille, je descends du lit, j'ouvre la porte, je marche vers la salle de bain, je me brosse les dents, lave le visage, etc… »

J'aime à citer ces gestes ordinaires du corps, car le corps s'articule et s'organise naturellement dans son espace culturel, architectural.
Le déplacer avec conscience permet de se le [ré]approprier.
Prendre conscience des gestes dans le corps, de leurs articulations, leurs interactions, leurs sonorités, leur quotidienneté, peut en faire une danse, une chorégraphie.

Comment partir du geste quotidien vers la danse ?
Du mouvement qui devient un geste ?
Du geste qui devient une danse ?
De la danse dans l'espace ?

Play>Urban > Ce sont 12 étudiants de Strasbourg et La Réunion, 19 jeunes du Royaume des Fleurs. Ils n'ont pas la même culture gestuelle du mouvement du corps dans l'espace. Cependant ils doivent vivre dans un même lieu, se déplacer, se découvrir, se nourrir et se divertir ensemble.
Comment rythmer ces différents corps dans ces nouveaux espaces ?

Tous les matins, à partir d'un mouvement familier du quotidien, chaque laborantin apportait son mouvement. Ces gestes mis ensemble ont permis de créer une phrase commune, sous un rythme, une danse, une chorégraphie.

Cette méthode crée un langage commun, une danse qui rapproche le groupe, les corps dans un même espace. Les gestes quotidiens des uns et des autres ont été traversés dans des corps différents. Cette approche du geste quotidien par le groupe permet à chaque corps de faire l'expérience du geste culturel des uns et des autres, afin de définir leur nouvel espace, en l'occurrence, ici, celui de Play>Urban. Tout le monde danse avec conscience.

L'expérience performative à la barge est donc rendue possible par ce détournement du regard vers un acte posé, qui devient non seulement un geste posé par le danseur mais une interaction avec l'autre, sa culture, son espace, etc...

– Ce qui se joue ici dans cette parenthèse de temps [3 semaines de résidence], est-ce la rencontre des corps et des espaces ? corps eux-mêmes pour les étudiants scénographes – corps révélés par les ateliers-danse de Djodjo Kazadi où se partage les expériences et les compétences – temps singulier de transmission informelle entre jeunes danseurs Mahorais et scénographes Français métropolisés – corps dans les espaces – façon dont la pensée scénographique révèle les corps qui s'y déploient – ici la transmission s'inverse – la source de l'expérience se déplace vers les scénographes – mais nulle extériorité pour eux – ils co-construisent et co-interprètent les séquences performées – le corps devient scénographique – il produit de l'espace dans le mouvement qui résonne avec l'espace réel dans lequel il évolue.

(Premier geste) Être là.

ÊTRE corps,
peau, pores,
chair, graisse,
muscles,
facias, os,
cœur,
langue,
poumon,
diaphragme,
estomac,
intestin,
bouche,
foie,
reins,
colon.
Organes, tout ça dans le désordre. Tout le corps sur la plante des pieds, désorganisé. Le cerveau dans les gros orteils.
ÊTRE, qu'est ce que ça peut bien produire LÀ ?

LÀ,
dans la poussière des stades,
dans la climatisation d'un supermarché,
dans la fumée d'un voulé,
Dans un contrôle d'identité,
dans le chant du muezzin,
dans la marche de quelqu'un,
dans l'épuisement d'un autre,
dans un échauffement pour entrer dans la danse,
dans la vase d'une mangrove gardienne de sépultures de 1021 ans,
dans un levée de soleil,
dans une blague qui deviendra une bonne idée,
dans l'odeur du poissons frais
dans la rumeur d'un caillassage,
dans l'odeur du jasmin,
*Dans les murmures de décasés**
dans la généalogie d'un NOUS
dans la géographie d'un NOUS
dans l'historicité d'un NOUS
dans les traversées d'une terre à l'autre
dont la complexité nous seras surement insaisissable, LÀ,
qu'est ce que ça peut bien produire ÊTRE ?

Comment faire résonner ce premier geste de l'ÊTRE LÀ, fabriquer des rituels d'immédiateté ? Travailler une attention constante pour l'autre, le lieu, le corps, le lieu, le corps ? Écrire la danse, la transe qui se produit là dans ces allers retours, et qui révèlera inchallah des corps-espace, des corps-lieux, des corps-paysage. Habiter les lieux qui hantent nos corps et (apprendre à ré)habiter nos corps que des lieux, des lois aliènent.

Ce premier geste ici implique un espace-temps de la recherche volontairement poreux où s'enchevêtre par exemple la parole géophysicienne du père d'Elise (prendre le pouls du volcan sous marin, sonder les séismes) et la parole cosmogonique des Djinn Ravoy zamany limbi, Jao hondry, Ndranikedraza (celui qui met le talmalandi à l'oeil), Ndrassinito Ndramadamny, le gouverneur, qui habitent les corps des soeurs de Marie, incorporer l'Histoire, réinvestir son corps, défaire les genres. Une pensée du tremblement qui marquera considérablement, je crois, nos manières d'agir au monde, ici et maintenant.

Alors nous réfléchissons nos corps.
(réflexion : changement de direction des ondes qui rencontrent un corps interposé.)
Nous traversons
(traversée: action de de traverser un espace, une période d'un point à un autre)
et nous tremblons.

** titre du dernier spectacle de Djodjo Kazadi*

La danse, la performance sont un devenir de l'atelier de Scénographie. Il nous semble clair que cette pratique est en train de muter. Pour les étudiants, leur corps est d'évidence scénographi[qu]e. C'est à partir de cela qu'ils construisent une relation et une écriture de-à l'espace. La boîte scénique avec ses conventions s'estompe. Comment peut-il en être autrement ? Où, dans le monde, y a t'il des théâtres ?
Ville et contextes ont toujours fait partie des enjeux de la théâtralité.

Inscrire un geste d'artiste dans un territoire est création de concepts, d'attitudes, de gestes, d'improvisations. Ainsi, tout fait potentiellement écriture d'autant que le vivant est saturé de théâtralité, d'esthétique, de performatif, de beauté… Le milieu devient territoire.

Play>Urban se focalise sur l'urbain. Ici il est saturé de vivant, la mer, le végétal, les animaux… Cela déplace la perspective. Les tensions entre le vivant et la ville qui croit sont visibles. Nous marchons dans la Vasière des Badamiers à marée basse. Nous faisons le tour du volcan, la Vigie est une forêt, des animaux vivent dans la rue, le paysage marin se rappelle constamment à nous.

> *JC – Saturation du vivant, marcher dans la Vasière à marée descendante, voir la ville depuis la mer. Voir aussi comment la vasière reste un réceptacle des déchets humains. Nous marchons sur un sol volcanique, sculpté. Cette saturation du vivant renvoie au volcan en cours de formation à 50km au large de petite terre, à 3500m de profondeur. Mutation sensible du milieu, affaissement de l'île de 20cm, tremblements de terre, inquiétude des habitants. Le père d'Elise, une des étudiantes, fait partie des chercheurs qui étudient le phénomène. Il nous présente l'état des connaissances lors d'une conférence en ligne. Les Mahorais découvrent. Ici, le vivant est particulièrement intense. Le milieu vivant n'est pas paysage, n'est pas un décor.*

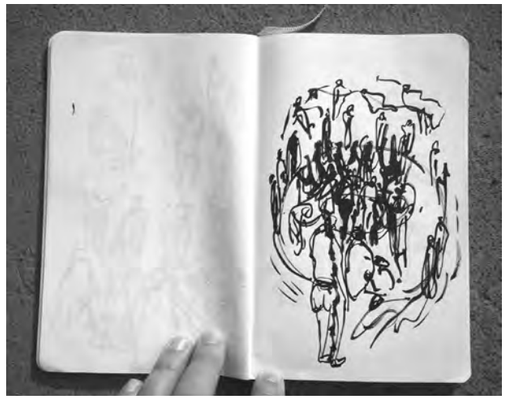
Les fondements de Play>Urban, la ville comme « infrastructure de personnes », l'attention aux pratiques des gens, à leurs espaces-temps, leur endurance, le devenir des villes du sud proche [near south], restent présents.

> *JC – Il n'est que de voir les tensions entre modes de vie et habitat traditionnel – les bangas – entrecroisés avec la « modernisation » en cours, le jeu de chat et souris entre une part importante des personnes vivant sur l'île et les forces de police. Les histoires de kwassa kwassa hantent l'ordinaire. On en parle peu, pourtant elles sont constamment présentes. Un pêcheur ne peut m'emmener en mer, la police soupçonne. Les relations entre les îles [les Comores, Madagascar] ont toujours existé, aujourd'hui elles sont entravées, prises dans les filets des enjeux migratoires. Tout cela accentue le bouillonnement des pratiques ordinaires des gens, sous le radar.*

> *F – Sur Petite Terre – ville et nature se contaminent, s'interpénètrent – omniprésence de la mer qui ponctue les journées par des baignades sans égal – contrairement aux augures inquiets, le quotidien du groupe venu de métropole y est paisible et joyeux – mais notre perception des réalités locales est parcellaire – si nos corps sont révélés après la longue cure du confinement, s'ils goûtent à la détente d'un climat propice et d'une nature accueillante, les corps d'ici sont soumis à des pressions que l'on devinent et parfois se nomment – élégance, pudeur et discrétion.*

Cette résidence est faite de ce que nous faisons le temps d'une recherche-création. L'assemblage pas si fortuit de nos pratiques, de nos perspectives, de nos vécus. Sans chercher une cohérence autre. Ce qui nous relie ? Les moments multiples, vécus ensemble depuis des années.

S1-J 4. Nouveau protocole. Nous demandons un récit dansé des marches des jours précédents. Pas de témoignage, pas de dimension documentaire, pas de récits « sur'. Tout doit être performé, joué. Nous agissons en artistes au cœur de l'ordinaire, lui-même saturé de fiction. En quelques heures émergent quatre formes, assez théâtrales, récits, installations, corps. Elles sont visibles sur *playurban.hear.fr.*



S1-J 5. La barge relie les deux îles qui constituent Mayotte. C'est un espace-temps singulier, une respiration. Observation à l'aller, puis gestes dansés au retour. Certains écrivent.

> *JC – [atelier d'écriture – La Barge]. Son sifflement long aigu dans l'air les gens assis calmes familier le temps de la barge un trajet quotidien qui est aussi voyage grand voyage court ordinaire sirène grondement sourd moteur en montée la barge glisse la terre glisse lenteur multiples immobilités tête baissée smartphone attente grondement temps suspendu quelques-uns marchent on se lèvera tous marchera silence murmures petits groupes seuls moteur tout le monde la société mahoraise dans son entier assise immobile dans la*

barge par petits groupes la barge c'est l'île a l'avant près de la sortie petit tremblement de terre continu la mer pivote le monde les îles lent légèrement ondulant vent douceur dans l'épaisse chaleur tout est lent tout va s'agiter glissement vers l'arrivée le ronronnement cesse montent les voix les pas sur le métal les corps s'agitent marchent dans la même direction vers l'avant sirène la porte descend légère secousse de l'arrêt voitures motos foule en marche le monde à nouveau ne jamais construire un pont.

M *– Je choisis une place à l'étage, au soleil. Je crame un peu mais je kiffe, je prends. Je me branche. Je me recharge. Nous sommes encore à l'arrêt.*
Il y a des corps qui nous rappellent à leur fonction, un militaire en contrebas, la PAF [comme un coup, le bruit d'une claque ?], Évasan 976, deux personnes portent des gilets blancs. J'ai cherché la définition, Yohann dit, c'est comme un évanouissement, j'ai googlé, mais c'est pas ça du tout, quoique… J'apprends que le terme est essentiellement utilisé dans le cadre militaire. Nous partons. Nous traversons.

C'est une respiration.

La grande terre me regarde et je la regarde aussi.
Il est question de tout oublier, de vivre la traversée individuellement, de s'isoler – Isoler / Isolat / Insula – devenir une île parmi le paysage archipélique.
La bâche blanche qui protège les passagers du soleil vibre au vent.

C'est une respiration.

Le moteur a changé de régime, nous approchons.
Un homme en bleu au premier étage fait un geste de la main, il accompagne notre débarquement. Nous sommes les seuls ici à traverser juste pour la traversée, juste pour être là. Il est 16h20. En face, l'heure est rouge. Aller. Retour.
Un fourgon de la gendarmerie débarque aussi, l'un d'entre eux sort pour interpeller un homme dans une voiture. Il ne faut pas rester là me dit-on. On me rappelle au rythme de la foule déferlant sur le Port. Je suis foule, full, chargée à bloc. L'heure est rouge, entre deux temps, ça clignote.
Je flotte je flotte je flotte mais je ne suis pas sûre que mon amnésie soit réussie.

Et **S1-J 6**. Nouvelle demande, en quelques heures, agencer une proposition performée, entre gestes et textes sur l'expérience de la barge. Les propositions sont plus minimales, plus proches du geste ordinaire. Les films sont visibles ici : *playurban.hear.fr*

Les sept jours suivants
Changement de rythme.
Les matins sont consacrés à des présentations de projets et travaux des artistes présents. Après midi et soirées sont libres, un temps où chacun développe son propre processus, aidé des autres.

Nouveau protocole :
Tout d'abord, prendre son temps.
1. Choisir un lieu où vous voulez sur petite terre, y passer du temps, observer, comment et quand il peut être « activé » /agi en performer/danseur. Voir comment certains éléments peuvent être déplacés [ajouter un objet, peindre un mur, utiliser ce qui existe]. Quelles situations d'attention peuvent s'y déployer [comment des gens, des passants, des invités, des témoins participent]. J'appellerais cela cultiver un lieu.
2. Choisir une manière d'attention au territoire, une interaction. Un/des témoignage[s], marche, courir sous le soleil, dans la foule, une relation avec le vivant [palétuvier ou raie manta, arbres, roche…]
3. Pas de spectateurs qui ne font que regarder. Ceux qui assistent participent, ils modifient l'événement, ils interviennent.
4. Le geste, la danse est un mouvement de pensée, une image mouvement virtuelle qui déplace le corps. Le mouvement exprime une idée.
5. Un objet, et un costume.

Il s'agit d'indications, d'un guide pour accompagner l'élaboration des projets.
Ces indications sont formulées de manière ouverte, voire abstraite [avec des exemples], pour que chacun puisse y inscrire ce qu'il souhaite. Le point 4 est important : il tente de nommer une relation non séparée entre pensée, idée et geste. Comment dépasser l'habitude d'un concept théorique qui encadrerait la pratique et l'inhibition que cela produit, le « je ne sais pas…, je ne comprends pas… » La question est réelle, la plupart des jeunes artistes mahorais n'ont pas ou peu fait d'études, contrairement aux Strasbourgeois. Mais ici tous agissent et ce faisant, pensent, constamment. Les Strasbourgeois ne sont pas danseurs, ils se glissent, accompagnés. Les mahorais ne sont pas scénographes, ils se glissent, accompagnés.

Quelques penseurs sont cependant présents. AbdouMaliq Simone, Vinciane Despret, Michel Serres, Erin Manning, Brian Massumi, Fred Moten, Edouard Glissant, Donna Harraway, Julie Perrin, Michel de Certeau, Denetem Touam Bona… C'est avec eux qu'en ce moment nous avançons. Les citations qui ponctuent cette publication en témoignent.

Le binôme QUOTIDIEN – - – ATTENTION se précise : nous demandons aux artistes d'amplifier, déplacer, rythmer, démultiplier, d'inventer des situations, des points d'intensification à partir du territoire dans lequel nous agissons, des gestes quotidiens dans la rue, au port, dans une ruine…, des vécus, récits de vie…, du stade où l'on dansait enfant, la cour derrière l'Hôtel de Ville, de la poussière qui colle à la peau, la plage, la tradition qui façonne un ancrage, les bangas, l'énergie de la Vigie…
Ces déplacements de gestes, de situations, d'espaces sont nos matériaux de création, ils font scénographie, performance, danse.

S2-J2 : Yohann demande : qui parle ? D'où chacun parle-t-il ? Mahorais, métropolitains, Réunionnais, Comoriens, migrants, mais aussi hommes – femmes… Depuis quelle perspective. Comment les perceptions, l'agir, les points d'attention se croisent-ils ? Quel commun une telle résidence produit-elle ? Car ils sont nombreux les moments de commun, par la danse, le travail collectif ; ils sont mouvements de vie. A la maison, où le soir des savoir-faire, des pas, des musiques, etc., s'échangent. Ce texte tente de prendre en compte cette question. Selon d'où l'on parle, les récits sont différents. Vient alors l'idée de faire des interviews.

JE *- Comment parler des parcours des artistes Mahorais, sans utiliser les termes convenus, humanistes, qui de fait classent, voire stigmatisent. En n'en parlant pas ? D'autant que si les histoires de vie sont présentes dans la vie du laboratoire, ce sont toutes les histoires des personnes présentes et la manière dont elles entrent en résonance avec le milieu. En soi, les vécus ne sont pas l'objet principal des projets. Dans les interviews, chacun parle de son chemin, de ce qu'il souhaite et cela évoque la diversité et la richesse, la complexité des chemins de vie.*

F *– Parler de la chaîne biologique et familiale qui lie les corps vivants à Mayotte à ceux aux Comores – épouses – maris – enfants – mères – pères – frères – sœurs – cousins – cousines…. séparés par la réalité géopolitique qui tient dissociée Mayotte du reste de l'archipel. Approcher –*

partager la réalité des corps soumis à ces contraintes est une expérience – parfois une découverte – pour qui est installé en un corps labélisé-républicain – le corps du Comorien ou du Mahorais sans papier est un corps soumis à la traque – corps surnuméraire pour les autorités – à extraire de la somme des corps de l'île – corps-chiffre – corps – statistique – corps-variable d'ajustement politique – corps en attente d'autorisation d'existence [limbes-purgatoire de la République] – être invisible pour vivre – sur un fil – aux aguets – d'autres corps – corps multiples les cherchent – corps de police – de gendarmerie – d'armée – corps anonymisés de groupements spéciaux aux pratiques opaques – corps-pions quadrillant le territoire – corps augmentés-technologiques – corps armés – Mayotte est un terrain de chasse à l'humain. Corps traqués sur terre – corps perdus en mer, corps naufragés des traversées tragiques qui tentent de relier les corps génétiques entre eux. Les corps perdus sont nombreux, qui les comptabilisent ? s'ils n'entrent pas dans les calculs des autorités, ils hantent les corps vivants de l'île – présents sur les visages – comme un voile – les disparus traversent les corps vivants qui en accueillent la mémoire – la performent – tentent de l'honorer en donnant à leur corps – sauvé – une légitimité contestée par la géopolitique.

S2, J2-3-4-5. Le temps s'accélère, flotte, s'accélère à nouveau, chacun fait sa vie, marche seul ou en groupe, réfléchit, se heurte à des difficultés.

– Comme un cheveux sur la soupe… pensée : les jeux de mots sont un moyen de faire rebondir, de modifier les sens, de les renvoyer au bain toujours renouvelé des possibles. Un esprit d'à propos qui deale avec son contexte. Les énoncés de chacun en sont le paysage rythmé.
Comprendre, mais ne pas figer, faire des dribbles dans la pensée, des passements de jambes conceptuelles. Le matin, je m'amuse, je suis à l'affût, je réveille mes sens, dans des discussions matinales qu'il faut contrarier avec bienveillance, afin de donner le ton de la journée.
Essayer, manipuler, expérimenter, contre-pieds rime avec rime, enfin je crois. Ce qui est sûr c'est que dans ce genre d'exercice, on doit rester sur le qui vive.

– Comment faire comprendre à des pêcheurs que l'on veut juste danser parmi eux, en observant leurs gestes, et pourquoi. Découverte par les uns et les autres du fait qu'un milieu n'est pas neutre, qu'il n'est pas constitué de spectateurs assis dans la pénombre, qu'il faut constamment interagir, échanger, co-construire, improviser, voire renoncer car ce que l'on imagine est décidément trop difficile, un peu dangereux. Bref, pas opportun.

On se repose aussi. Pour les mahorais, l'expérience est un réel déplacement qui demande de penser et agir par soi-même. Pour les Strasbourgeois le déplacement est autre, celui qu'opère l'immersion dans un monde nouveau, aussi intense. Mais tout le monde travaille, beaucoup, à son rythme.

– Mercredi sur une proposition de Inssa aka Jésu, on s'est rendu avec François et Myriam dans la Mangrove, à l'arrière du Royaume des Fleurs. Cette promenade s'est transformée pour moi en un moment exploratoire. Tout semble neuf ici, les paysages que je traverse me parlent à moi, de mon rapport à la mer, à la traversée de celle-ci. Je me demande quel imaginaire j'aurais eu en naissant ici, là. J'ai pris quelques images, fasciné par les dialogues qu'entretiennent les terres et la mer dans cet endroit qu'ils nomment la Vasière, celle des Badamiers. Il doit y en avoir d'autres, je pense.
Des tombes ouvertes devant nous,
quelques photos,
une question me vient : Comment enterrent-t-ils les morts ? Est-ce à marée basse ? Est ce que la mer a repris ces droits sur ce site qui semble plusieurs fois centenaire. Myriam nous enverra le lendemain sur notre groupe de discussion whatsapp, les réponses aux questions que l'on se posait. Cette nécropole appartiendrait à un ancien village installé ici entre le 9e et le 13e siècle. Je ne le dis jamais, mais je suis toujours ému de voir les traces et le peu de « restes » qui nous renseignent sur d'anciens habitants, sur leurs us et coutumes.

S2-J5. Après les présentations du matin, repas commun [chaque jour]. Puis discussions sur les projets. Craintes, désirs, récits de vie. Moments d'échange privilégiés. Comment arriver à croire en ce que l'on fait.

– Batoule hésite, hésite. Un lieu, un arbre ancien, une pièce de tissu, des textes écrits dessus. Et quoi ? Puis, elle raconte : un homme arrive avec une bassine, suspend la pièce de tissu. Comment est la bassine ? Quelle marche ? le tissu a quelle taille ? Comment est-il suspendu ? Les phrases, elles viennent d'où ? Des gens ! Un vieil homme parlait d'un second arbre au même endroit. Un projet s'esquisse.

Hier vers 19:00, nous allons à la maison où vivent les étudiants et discutons des projets. C'est le bon endroit, le bon moment, au cœur du travail en cours. Partage d'images, de vidéo. Nicolas, Joyce, Pauline, Lucie, dans une maison en ruine. Karim et la poussière du stade, danser dans la poussière.

– TK lui, danse la poussière de l'enfance. L'idée lui est venue suite à une balade ensemble, un tour des lieux où il a grandi. Le plus étonnant est ce morceau de campagne, très proche de la ville. La route est coupée par le creusement récent d'une tranchée, évacuation des eaux qui donne dans la Vasière. Autour, la forêt, des bangas, beaucoup de déchets. Et la poussière, partout. TK a grandi ici.

Aujourd'hui nous pensons renouveler. Mais tout le monde part assister à une cérémonie de Trumba organisée par la sœur de Marie.

– Chamouane me parle des liens avec les esprits, il a grandi dans ce monde. Sa danse ne viendrait-elle pas de là ? Rayanti qui danse le debaa, va performer sa vie sur un mur le long de la route, en robe traditionnelle de mariée, Marie aussi, à plusieurs reprises évoque cet ordinaire, celui de la spiritualité. Un ordinaire qui comporte une part d'inexplicable. A la suite de cette cérémonie, une rencontre est organisée avec la soeur de Marie, qui permet d'entrevoir la manière dont ces moments de relation avec les esprits font partie, ici, de la vie.

S2-J6. Samedi, performance collective sur la barge. Pour cause de restrictions Covid, nous ne pouvons organiser un événement rassemblant du public. Nous choisissons de faire l'inverse. Aller vers les gens, nous disséminer parmi eux. A l'heure dite, en même temps, 30 personnes se mettent à agir, performer, danser parmi les gens, micro gestes dans la salle d'attente, puis montée en visibilité durant le temps de la traversée, jusqu'à la sortie. Et retour. Discussion collective sur ce que nous allons faire. Danser à deux, danser sans musique, marcher ensemble, commencer chacun dans son coin puis se rassembler, plusieurs temps, ou tous à distance mais connectés. Gestes, mots. Puis Djodjo apporte des assiettes, des tissus.

Consigne :
Travailler avec trois éléments ordinaires, une bassine colorée, un tissu et un objet choisi par chacun. Imaginer avec cela quelque chose en termes performatifs. Comment avec ces éléments, exister puis disparaître, et réapparaître entre collectif et solo. Et puis s'adapter, jouer avec les circonstances et le contexte.

> **Y** – *Nous allons vers 16h, à la barge. Un temps dont la tentative sera de danser la barge et/ou de barger la danse. On souhaite penser en acte. Nos aller-retours entre les deux terres sont à l'image de la manière dont on tisse au fur et à mesure, notre relation à « un corps commun » dont le désir oscille entre oeuvrement et désoeuvrement avec cette volonté de dépasser, basculer, bouger ce contexte. Ici, le « corps commun » et l'espace se jaugent et s'apprécient, du moins ils se le proposent. Ou, on se le propose, je ne sais plus.*

> **F** – *deux jours après, Lucien prend la barge avec des complices et joue de la trompette sur le pont supérieur*

Les jours à venir
La dernière semaine est faite de la fabrication de cette publication conçue comme un assemblage de points de vue, de fragments, de pistes. En trois jours.
Puis de deux jours d'interventions, performances, un peu partout dans la ville, sur Petite Terre. Elles sont le fruit des dix derniers jours du laboratoire.
Visibles ici : *www.playurban.hear.fr*

> **JE** – *Tout cela est intense, intéressant, la vie se fait passionnante pour quelques semaines de vie collective, conviviale, attentive, chacun travaille à sa manière, à son rythme, co-construit, rencontre, aime, vit. Mais que faisons nous en fait ? Yves Citton suggère que nos sociétés en devenir sont peut-être des sociétés de recherche création, « dans la mesure où nous ne pouvons plus nous permettre de déléguer à un petit nombre d'entre nous les tâches essentielles de comprendre nos enchevêtrements de causalités et d'imaginer des alternatives possibles ». En étant « exploreuses de formes de vie à venir », ces pratiques amenées à se généraliser [selon Citton], en créant de la flexibilité, une capacité de chacun à produire son propre processus, dans un monde que nous connaissons, devenant précaire du fait de son insistance à s'auto-détruire, que faisons-nous ? Ne re-configurons nous pas pour la enième fois, encore une fois, une fois encore, la question suivante : « dans quelle mesure les recherches et les créations issues des travaux hybridés d'artistes et d'universitaires contribuent-elles à nous enferrer dans ornières de l'auto-destruction extractiviste, ou dans quelle mesure aident-elles à nous en dégager ? ».*

L'OCÉAN ÉCRIT SUR LA FALAISE ROCHEUSE, LES BACTÉRIES ÉCRIVENT SUR NOS CORPS, TOUT, FOSSILES,

érosions, strates, lumière
des galaxies, cristallisation
des roches volcaniques
est donné à lire. On lisait
avant d'écrire.

Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*

Comment la danse sécrète-t-elle ses propres conceptions de l'espace, résistant à celles imposées par le lieu et par l'ordre perceptif qu'il veut imposer ?

[…] l'habiter, c'est à dire la question de la pratique des lieux, d'un « faire avec l'espace » - une façon de produire des contre-emplacements. Habiter est avant tout une action.

On ne peut […] plus se contenter de penser le lieu théâtral comme une contrainte […] contrainte sur l'invention artistique, contrainte dans la relation au public.

LE TRAVAIL SUR LE CONCEPT DEVRAIT ABANDONNER TOUTE POSTURE INTÉRIEURE DE DESCRIPTION OU D'EXPLICATION. IL DEVRAIT ÊTRE ACTIVÉ DE FAÇON COLLABORATIVE, SUR PLACE, JETÉ DANS LA MÊLÉE RELATIONNELLE COMME UN FACTEUR CRÉATEUR PARMI D'AUTRES.

136 Fred Moten, Stefano Harney, *The Undercommons.*

L'ÉTUDE C'EST
CE QUE VOUS
FAITES AVEC
D'AUTRES GENS.
C'EST PARLER
ET DÉAMBULER
AVEC D'AUTRES
GENS, TRAVAILLER,
DANSER SOUFFRIR,
[...].

LA SPIRITUALITÉ EST UN MOYEN D'INTERAGIR AVEC LES AUTRES DE MANIÈRES QUI NE SONT PAS TOUJOURS COMPRÉHENSIBLES OU EXPLICABLES.

AbdouMaliq Simone,
Ways of doing things,
interview in
Cityscape.

Je souhaite étendre, ici, la notion d'infrastructure directement aux activités des citadins. Les villes africaines sont caractérisées par d'incessants croisements flexibles, mobiles, provisionnels entre résidents, ces derniers agissant sans nécessairement posséder de notions clairement définies quant à la manière dont la ville doit (ou pourrait) être habitée et utilisée. Ces croisements [...] reposent sur l'aptitude des riverains à combiner de façon complexe objets, espaces, personnes et pratiques. De ces combinaisons résulte toute une infrastructure : une plateforme qui nourrit la vie dans la ville et lui permet de se reproduire.

AbdouMaliq Simone, *People as infrastructure*

L'ENDURANCE
REPOSE SUR LES
EFFORTS SOUTENUS
DE PERSONNES
CHERCHANT À
SE DÉCOUVRIR ET
À S'ATTEINDRE
MUTUELLEMENT.

AbdouMaliq Simone, *Djakarta*

IL S'AGIT D'UNE
VOLONTÉ DE
SUSPENDRE SES
ACTIVITÉS
FAMILIÈRES, DE
S'ÉCARTER DE
CE SUR QUOI ON PEUT
COMPTER, AFIN DE
S'ENGAGER DANS
QUELQUE CHOSE
D'INATTENDU.

AbdouMaliq Simone, *Faith in the city, just the city*.

Si la ville reste la possibilité d'un croisement, alors un retrait de la puissance institutionnelle peut être nécessaire pour que ces croisements s'installent de manières nouvelles.

AbdouMaliq Simone, *Faith in the city, just the city*.

Qu'ils puissent exister hors des usages déterminés de lieux, hors des politiques qui définissent, attribuent et recensent une large palette de possibles pour les populations résidentes. Qu'ils puissent exister hors des estimations de valeur guidées par le marché qui déterminent les usages éligibles ou légitimes pour ceux qui peuvent se le permettre.

LES PRATIQUES SPIRITUELLES
PEUVENT-ELLES ÊTRE DES
PRATIQUES URBAINES - NON
COMME DOGME PLEINEMENT
CONSTITUÉ SUR CE QUE LA
VIE URBAINE DEVRAIT ÊTRE

DANS UN CONTEXTE
RÉGIONAL OU
POLITIQUE - MAIS
COMME MANIÈRE
DE PRENDRE DES
DÉCISIONS, DE
CULTIVER DES
ORIENTATIONS
MORALES,

DE MOBILISER L'ATTENTION
ET L'INTERACTION SOCIALE
QUI EXERCENT DES EFFETS
MATÉRIELS QU'ON PEUT
CONSIDÉRER COMME DES
RESSOURCES POUR UNE
VILLE PLUS VASTE.

AbdouMaliq Simone, *Faith in the city, just the city.*

Michel de Certeau,
l'invention du quotidien

Les jeux de pas
sont façonnage d'espaces.
Ils trament les lieux.

Si le marronnage trace la ligne
de fuite de l'espace colonial,
il génère également dans
le même mouvement créateur
des spatialités inouïes :
espaces de vie des villages furtifs,
espaces charnels des corps
scarifiés, espaces temps
mystiques des danses et rituels,
espaces plastiques des
objets produits […].

Denetem Touam Bona,
Fugitif où cours tu ?

«DANS QUELLE MESURE LA PRATIQUE DU TRUMBA SE RÉVÈLE ÊTRE UN OUTIL DE BOULEVERSEMENT DES RAPPORTS DE GENRE À MAYOTTE»? NOUS RETENONS ICI LA DÉFINITION QU'EN DONNE L'UNIVERSITAIRE AMÉRICAINE JUDITH BUTLER. LE GENRE N'EST PAS UNE ESSENCE MAIS

UNE PERFORMANCE. UNE PERFORMANCE SOCIALE. UNE SURDÉTERMINATION EXTÉRIEURE. ON INCULQUE, À LA FAVEUR D'UNE CONSTELLATION DE DONNÉES ET DE PRATIQUES, AUX SEXES BIOLOGIQUES DES COMPORTEMENTS ET DES CODES DONT ILS NE DOIVENT SE DÉPARTIR SOUS AUCUN PRÉTEXTE.

Anil Abdoulkarim
https://muzdalifahouse.com/2020/02/17/rumba-a-mayotte/

«La pensée du tremblement»
Elle ne répond ni à la peur, ni au doute, ni à l'incertitude.
Elle résiste aux raidissements des pensées de système et
aux emportements des systèmes de pensée.
Elle maintient tout système dans ses formes
méthodologiques et le garde de verser dans des
absolus.
Elle ouvre l'identité sur le rapport à l'Autre et sur le
change qui provient alors de l'échange, sans que cette
identité en soit perturbée ni dénaturée.
Elle est la pensée sismique du monde qui tremble en
nous et autour de nous.
Elle

« La pensée archipélique est
une pensée du tremblement, qui
ne s'élance pas d'une seule
et impétueuse volée dans une seule
et impérieuse direction, elle éclate
sur tous les horizons, dans tous
les sens, ce qui est l'argument topique
du tremblement. Elle distrait et dérive
les impositions des pensées de système.
Mais elle n'est pas,

LE MONDE TREMBLE,

se créolise, c'est-à-dire se multiplie, mêlant ses forêts
et ses mers, ses déserts et ses banquises, tous menacés,
changeant et échangeant ses coutumes et ses cultures et ce
qu'hier encore il appelait ses identités, pour une grande part
massacrées. La pensée archipélique tremble de
ce tremblement, bouleversée de ces crises géologiques,
traversée de ces
séismes humains, elle repose pourtant auprès des rivières qui
enfin s'apaisent et des lunes qui languides s'attardent.

Édouard Glissant, *Pensée archipélique*

en revient à ce passage, à ce suspens du jugement,
et peut-être de l'Être, que Montaigne a si génialement
prêtendus, comme à la fréquentation, non à la possession,
de la terre, proposée par les pensées amérindiennes,
comme à la fonction tellurique de la lignée des ancêtres,
jamais close ni excluante, chantée par les peuples
de l'Afrique des Griots. Les catastrophes frappent le
monde, l'espoir vient
aussi de partout. »

cette pensée, un seul emportement indistinct,
ni une plongée sourde aux profondeurs, elle chemine selon
des réseaux qui s'attirent et qui n'abandonnent aucun donné
du monde loin du monde. Elle ouvre sur ce que Montaigne appelait
«la forme entière de l'humaine condition», la forme, non pas l'Un,
ni une essence, mais une Relation dans une Totalité.
Le tremblement est la qualité même de ce qui s'oppose à la brutale
univoque raide pensée du moi hormis
l'autre.

Aurons-nous la hardiesse de rapprocher ces limailles,
sans trop attendre de la compassion n'est souveraine que quand
elle exige résolument et continûment la justice,
la loi n'est juste que quand elle s'inspire sans limites
de la pensée du Tout.
TRAITÉ DU TOUT-MONDE

Conception graphique

Élise Jacques
Nicolas Verguin
Pauline Jacquet

Typographie

Rasa par Anna Giedry et David Bœzina
Combine par Julie Patard
PILOWLAVA par Anton Moglia et Jérémy Landes

Création septembre 2021

DÉPARTEMENT DE MAYOTTE
RÉGION ACADÉMIQUE MAYOTTE Liberté Égalité Fraternité
Soutenu par PRÉFET DE MAYOTTE Liberté Égalité Fraternité
Soutenu par MINISTÈRE DE LA CULTURE Liberté Égalité Fraternité
MINISTÈRE DES OUTRE-MER Liberté Égalité Fraternité
KAZYADANC
LE ROYAUME DES FLEURS Ateliers — Résidences — Créations
HEAR
école supérieure d'art La Réunion
la semeuse
LA BOX
CSSM CAISSE DE SÉCURITÉ SOCIALE DE MAYOTTE
Petite Terre COMMUNAUTÉ DE COMMUNES
ScU2

[playurban.hear.fr]

Une plateforme de recherche
et de création -
Pratiques artistiques
dans l'espace urbain